

Le journal en ligne gratuit des Charentais d'ici et d'ailleurs.

Le Boutillon des Charentes



N° 66 septembre - octobre 2019

Un dessin de Jean-Claude Lucazeau



Extrait des albums « Les Saintongeais font de la résistance »
(Nouvelles éditions Bordessoules)

Les vacances sont terminées, et le Boutillon est de retour. Le dernier numéro a accueilli 55 000 visiteurs, dont plusieurs vivent à l'étranger : Canada, Afrique du Sud, Australie, Espagne, Norvège etc., et récemment Viêt-Nam et Russie. Merci à tous nos lecteurs pour leur fidélité.

Dans ce numéro, nous vous proposons un peu d'histoire, en vous parlant d'un accident de chemin de fer qui s'est déroulé à Saujon en 1910, et qui fit plusieurs morts. Plus loin encore dans le temps, Monsieur le maire de Bouteville, Jacques Deslias, remontera aux alentours de l'an 1000 pour vous raconter l'histoire du magnifique château de sa commune, ce qui nous a permis de réaliser une vidéo : nous le remercions chaleureusement. Quant aux souvenirs de Marie-Léa, que nos lecteurs ont plébiscités, nous arrivons au dernier épisode.

La langue saintongeaise n'est pas oubliée, bien entendu. Charly Grenon nous donne un aperçu du parler de l'île d'Oleron, et nous offre quelques exemples de « châfres ». Nous avons droit, également, à une chanson peu connue de Goulebenéze, « In r'pas de goret », chantée par l'artiste poitevin Mathieu Touzot. Cécile Négret remet en mémoire un journaliste un peu oublié, amoureux du patois, qui écrit un très bel article sur Goulebenéze, Jean Gourvest. Quant à Dominique Porcheron (le fi à Feurnand), c'est toujours un plaisir de publier ses textes, pleins d'humour et de poésie.

Nos amis du Poitou nous demandent des écrits en langue poitevine : nous publions un texte d'Alain Gautron, qui est déjà paru dans la revue Aguiaine de la Sefco en 2015.

Enfin Jean-Bernard Papi reste fidèle à notre journal, en nous adressant une nouvelle à caractère policier, qui vous surprendra. Sans oublier le Kétoukolé de Jhoël.

Bonne lecture. Et vous pouvez toujours naviguer sur notre site internet, <http://journalboutillon.com> et notre page Facebook <https://www.facebook.com/journalboutillon> pour consulter les Boutillons précédents.

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Sommaire

		Pages
L'accident de chemin de fer de Saujon	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	3
Souvenirs d'une femme simple : Marie-Léa B. (dernière partie)		6
Le château de Bouteville	Vidéo Jacques Deslias	10
Entre terre et mer, la Guinguette de la Barre	Vidéo Pierre Dumousseau et Alain Charrier	10
Le coin des fines goules	Francis Bouchereau	11
Mina	Jean-Bernard Papi	12
À propos des châfres	Charly Grenon (Maït' Gueurnon)	14
Le défilé du 14 juillet 2019 à Saintes	Vidéo Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	15
Une contrefable de Jean Gourvest	Cécile Négret	16
Un peu de magie avec « Magic Régine »	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	17
L'accent de l'île d'Oleron	Charly Grenon (Maït' Gueurnon)	17
« Un r'pas de goret » de Goulebenéze	Vidéo Chanté par Mathieu Touzot	18
Kétoukolé	Joël Lamiraud (Jhoël)	19
Gueurlî-Gueurlot, combeun jh'ai d'soù dans mon groû bot ?	Dominique Porcheron (Le fi à Feurnand)	20
Toutes thiés pièces (parler du Poitou)	Alain Gautron	22
Un livre à vous conseiller	Michelle Peyssonneaux	23

L'accident de chemin de fer de Saujon Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

La ligne départementale de Pons à Royan

Autrefois, dans le département de la Charente-Inférieure, il existait un maillage de réseaux de chemin de fer : lignes de l'État, lignes départementales et locales.

C'est le 28 août 1875 que la Compagnie du chemin de fer de la Seudre mit en service une ligne à voie unique et à écartement standard entre Pons et Royan, avec embranchement vers La Tremblade (1). Cette ligne desservait les gares de Jazennes-Tanzac, Gémozac, Saint-André-de-Lidon, Cozes, la Traverserie et Saujon.

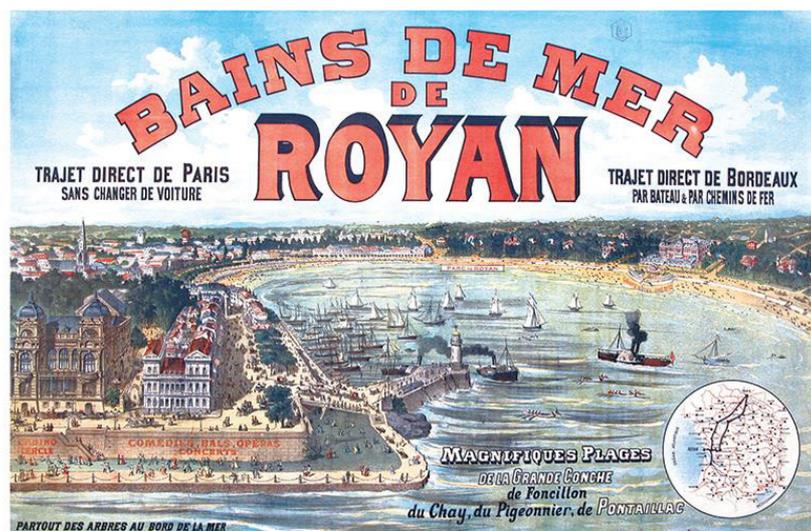
À la fin du 19^{ème} siècle et au début du 20^{ème}, les bains de mer devenaient à la mode, et Royan voyait sa renommée grandir. Cette ligne mettait la ville à sept heures de Paris, et à deux heures et demie de Bordeaux.

Les dimanches, en période d'été, les voyageurs se pressaient sur le quai de la gare de Bordeaux La Bastide (2), dans le but d'aller faire trempette sur la plage de Royan. Ils prenaient le « train du plaisir ». Ils partaient vers 8 heures du matin, et arrivaient en fin de matinée dans la station balnéaire.

Pour effectuer ce parcours de 140 kilomètres, le convoi empruntait d'abord la double voie de la ligne de l'État vers Paris, par Saint-André-de-Cubzac et Jonzac, puis bifurquait à Pons sur sa ligne à voie unique jusqu'à Saujon. Là, il retrouvait la double voie sur les 9 kilomètres conduisant à Royan.

Le voyage de Bordeaux à Royan : le train du plaisir

Le dimanche 14 août 1910, veille de l'Assomption, le beau temps et la perspective de deux jours de vacances avaient attiré une foule considérable sur le quai de la gare de Bordeaux : des voyageurs pressés de profiter des bains de mer. Il y avait notamment un groupe de soixante-dix jeunes filles de l'école normale de Barsac, accompagnées de leur directrice et d'institutrices, qui seront installées dans les trois voitures de tête.

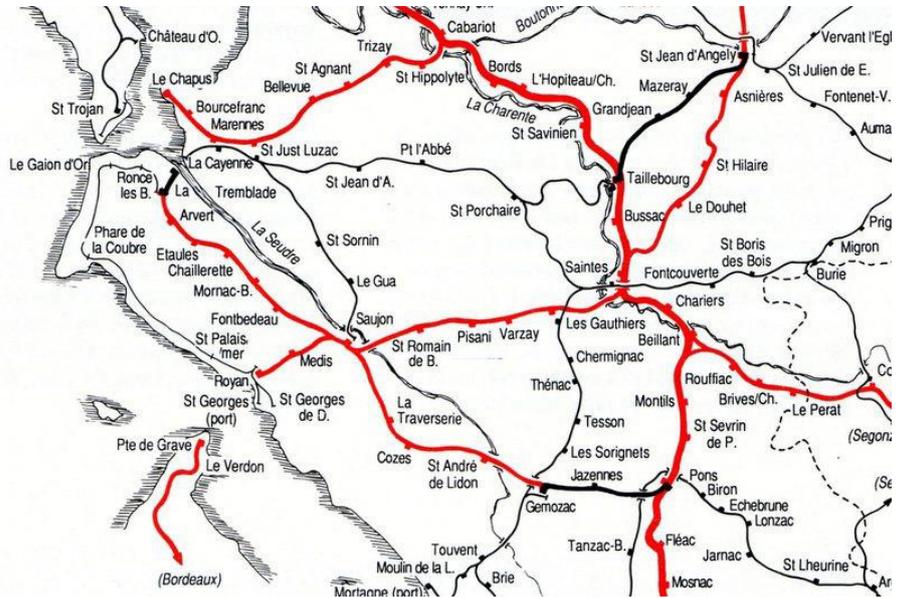


Le train comportait vingt-deux wagons, dix-huit de troisième classe, trois de deuxième classe, et un fourgon de tête. Mais cela ne suffisait pas. Les voyageurs étaient si nombreux qu'ils s'entassaient dans les compartiments, et beaucoup restaient debout dans les couloirs. Malgré cela, une centaine de personnes restèrent à quai faute de place et, furieuses, firent part de leur mécontentement. Nul doute qu'en apprenant la suite des événements, elles durent se dire qu'elles avaient eu de la chance.

Le convoi partit avec vingt minutes de retard. Le trajet se poursuivit sans incident jusqu'à La Traverserie. C'est une petite halte disposant d'un simple panneau, établie en pleine campagne en un point situé à égale distance des communes de Chay, Corme-Écluse et Semussac. Le train doit s'arrêter et attendre que le signal lui donne l'ordre de repartir.

Rappelons que jusqu'à Saujon, le trajet se déroule sur une voie unique. En gare de Saujon, la voie n° 1 est celle du trajet principal. Il existe une voie supplémentaire permettant aux trains de se garer en attendant le passage des convois provenant de la direction opposée. Sur cette voie supplémentaire, ce jour-là, le train de marchandises 1512, venant de Royan, effectuait des manœuvres : il devait laisser certains de ses wagons en gare, et en prendre de nouveaux. En outre il devait attendre, avant de partir vers Pons, que le « train du plaisir » soit passé, et que le rapide Royan-Paris, prévu à 10 heures 53, l'ait doublé.

Le train de marchandises 1512, venant de Royan, effectuait des manœuvres : il devait laisser certains de ses wagons en gare, et en prendre de nouveaux. En outre il devait attendre, avant de partir vers Pons, que le « train du plaisir » soit passé, et que le rapide Royan-Paris, prévu à 10 heures 53, l'ait doublé.

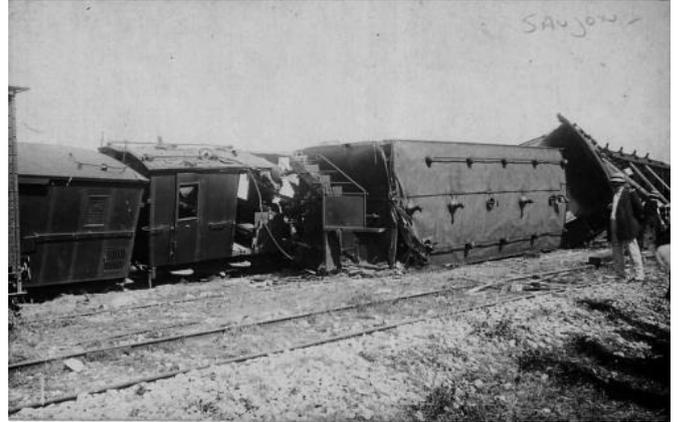


L'accident

Le « train du plaisir » quitte la halte de La Traverserie, et arrive à Saujon, où l'arrêt n'est pas prévu. L'entrée en gare se fait à la sortie d'une courbe, qui empêche une visibilité totale. Le signal précise que la voie est libre, et le train traverse la gare à près de 50 km/h.

Soudain le mécanicien s'aperçoit qu'une autre locomotive, celle du train de marchandises, est engagée sur la même voie. Il freine, renverse la vapeur, mais ne peut pas éviter le choc. Il a le réflexe de sauter de la locomotive, ainsi que le chauffeur : ils seront indemnes. Ce fut un fracas épouvantable. Le chef de gare eut cependant le temps de fermer le signal côté Royan, pour empêcher le rapide Royan-Paris de passer, évitant ainsi un « sur-accident ».

La locomotive et le tender déraillèrent et furent renversés sur le côté droit de la voie. Le fourgon de tête et la première voiture de voyageurs se couchèrent sur le côté, et les voitures deux et trois, poussées par le reste du convoi, se chevauchèrent en s'imbriquant. C'est dans ces wagons qu'il y eut le plus de morts et de blessés : une quarantaine de passagers furent tués sur le coup, d'autres moururent dans les hôpitaux.



Les secours se mobilisèrent rapidement. On entendait des cris, des pleurs, des appels au secours. Les voyageurs indemnes, assistés par les agents de la gare et les habitants de la ville, aidèrent les rescapés à sortir des wagons.

Les blessés, au nombre de cent trois, furent pris en charge par le personnel d'une maison de santé de Saujon, puis par des médecins venus de Royan par train spécial. Les plus gravement touchés furent envoyés dans les hôpitaux de Saintes et Royan, et pour certains d'entre eux, à Bordeaux. Pour les morts, une chapelle ardente fut installée dans la halle des marchandises.

Plusieurs familles (mari, femme et enfants) avaient fait le voyage vers Royan, et ce fut un spectacle épouvantable lorsqu'une mère découvrait ses enfants morts, ou un père la disparition de son épouse sous les décombres.

Le peintre Gaston Balande (3) était aux premières loges, puisqu'il résidait dans l'hôtel de ses grands parents, place de la gare. Comme il avait une formation d'infirmier, il participa aux secours. Plus tard, il peignit une toile sur l'accident : ce tableau est exposé à la mairie de Saujon.



Nous avons un témoignage direct concernant l'accident, celui de Monsieur Dubois, inspecteur des Chemins de fer de l'État, qui se trouvait dans le fourgon de tête et eut la chance de s'en sortir sans une égratignure. Il a raconté, dans le « Petit Parisien » du 15 août 1910 :

« J'étais dans le fourgon de tête du train du plaisir. Avant d'arriver en gare de Saujon, au moment qui précède l'arrêt de sûreté, je me penchai par la porte du fourgon pour regarder la voie, mais je me rejetai vivement en arrière en m'écriant : « Nous sommes perdus ! ». C'est que je venais de voir notre train s'écraser contre le 1512.

Après le choc, je pus sortir du fourgon. Notre locomotive, notre fourgon, la première voiture de troisième classe étaient inclinés, puis, derrière celle-ci, la seconde voiture de troisième classe était écrasée sous la troisième de même classe qui, l'ayant escaladée, pesait de tout son poids sur elle.

Toutes deux étaient donc écrasées l'une sur l'autre et enchevêtrées à ce point qu'il fallut sortir les victimes de la seconde voiture par le toit de la troisième ».

Le Préfet Pierre Landrodie se rendit immédiatement à Saujon, suivi par le sous secrétaire d'état à la guerre, Albert Sarraut, qui se trouvait à La Rochelle, et par le ministre des travaux publics, Alexandre Millerand. Le Président de la République, Armand Fallières, et le Président du conseil, Aristide Briand, chargèrent le Préfet de présenter les condoléances officielles du gouvernement aux familles des victimes.

De l'étranger, les condoléances arrivèrent de Guillaume II, de Victor-Emmanuel, roi d'Italie, et du président de la Confédération Helvétique (Alexandre Millerand se trouvait en Suisse au moment de la catastrophe).

Les causes de l'accident

Il fallait maintenant découvrir ce qui s'était passé, comment un tel accident avait pu se produire. Une double enquête, administrative et judiciaire, fut menée pour déterminer les responsabilités.

Le conducteur de la locomotive du « train du plaisir » ne fut pas mis en cause. Le signal était ouvert, ce qui l'autorisait à engager son convoi dans la gare pour poursuivre sa route vers Royan.

Le conducteur du train de marchandise, lui non plus, ne fut pas inquiété. Il avait fait manœuvrer son train, mais avant de faire reculer la locomotive pour l'arrimer au convoi, celle-ci restait engagée sur la voie principale, le temps qu'il aille s'approvisionner en eau, avec l'accord de l'agent chargé de diriger la manœuvre. Il estimait que le train venant de Bordeaux ne pourrait pas passer, puisque le signal commandant l'entrée de la gare ne devait pas être ouvert pendant les manœuvres. Et le rapide Royan-Paris n'était pas encore annoncé. Le chauffeur était resté dans la locomotive, il sera tué sur le coup.

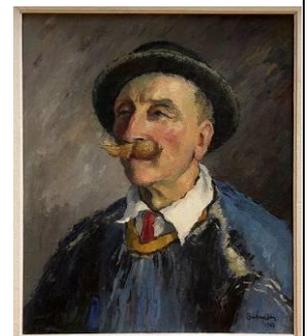
Un seul homme fut déclaré responsable et sera jugé. Le « lampiste » fut l'aiguilleur qui avait ouvert le signal permettant au train venant de Bordeaux de s'engager, alors que la voie n'était pas libre.

Il faut dire que l'aiguillage se trouvait au bout de la gare, en direction de Royan. L'aiguilleur, constatant que le train de marchandises était arrêté, et que le dernier wagon de la rame se trouvait presque à hauteur du bout de la voie, pensait que sa manœuvre était terminée et que le convoi se trouvait en entier sur la voie de dégagement. Il ne pouvait pas voir la tête du train avec la locomotive engagée sur la voie principale.

Alors qu'à la Chambre des députés les membres de la majorité et de l'opposition se déchiraient sur le rôle de l'État dans ce déplorable accident (matériel vétuste, sécurité insuffisante), le juge d'instruction considéra que, sur l'ensemble des fautes commises, seule celle de l'aiguilleur était déterminante. Il fut accusé de maladresse, imprudence et inobservation des règlements.

Il fut condamné par le Tribunal correctionnel, compte tenu des circonstances atténuantes, à un an de prison avec sursis et à 200 francs d'amende. Dans le même temps, le tribunal civil condamna l'État à rembourser les familles des victimes.

- (1) La ligne de Pons à Saujon sera fermée aux voyageurs en 1939. A partir de 1912, elle sera concurrencée par l'ouverture de la ligne à double voie Saintes-Royan.
- (2) La gare de Bordeaux-Bastide, anciennement gare de Bastide-Orléans, a été inaugurée le 20 septembre 1852 pour accueillir le chemin de fer Paris-Bordeaux. Le bâtiment, situé quai des Queyries, dans le quartier de la Bastide, accueille aujourd'hui un complexe de salles de cinéma. Cette gare sera remplacée par celle de Bordeaux-Saint Jean.
- (3) Gaston Balande (1880-1971) était un peintre saintongeais très connu (voir l'ouvrage édité par le Croît vif « Gaston Balande, catalogue raisonné » 2012). Sa mère était la fille d'hôteliers de Saujon. Il a laissé à la mairie de Saujon une quarantaine de toiles, qui font l'objet, régulièrement, de visites guidées (téléphone de la mairie de Saujon : 05 46 02 80 07). En 1943 il a peint un portrait de Goulebenéze, qui est entreposé dans les réserves du musée de l'Échevinage à Saintes, et qui figure en page de couverture du livre « Goulebenéze, le Charentais par excellence » (éditions du Croît vif) que j'ai écrit avec Charly Grenon en 2007.



Souvenirs d'une femme simple : Marie-Léa B ...

Dernière partie

Nous arrivons au terme de cette publication des souvenirs de Marie-Léa. Dans cette dernière partie elle nous parle de la religion, des superstitions et de la politique, du temps de sa jeunesse.

Je tiens à remercier Janine B. qui m'a donné l'autorisation de publier les souvenirs de son aïeule, évocateurs d'une époque à la fois très ancienne et très proche.

Pierre Péronneau

La religion



Place du canton, avec le marronnier planté en 1848 pour l'avènement de la Seconde République

pour être précepteur de son fils, cet abbé disait la messe tous les matins à l'église. À mon avis, il ne valait pas grand chose. Il faisait beaucoup de politique et il avait semé la discorde dans tout le pays et même chez Mr Forget.

Le dimanche, à Gourvillette, les femmes ne cousaient ni ne tricotaient. Elles ne jardinaient pas non plus. Les hommes, le matin, enlevaient le fumier des bêtes, allaient couper de la nourriture pour les vaches quand il y avait du "vert", puis vers 10 heures, leur travail fini, ils allaient bavarder sur le "canton". Après "collation" (repas de midi), ils faisaient leur toilette, mettaient leurs habits du dimanche et allaient jouer soit aux boules, soit aux cartes. Quelques-uns jouaient "au poquet" : on mettait de l'argent sur une boule et c'était à qui la ferait tomber avec une autre boule. D'autres jouaient aux boules à côté de chez Marie-Louise. C'était à qui lancerait sa boule le plus près du but. Les acharnés mesuraient avec une baguette pour savoir qui avait gagné.

Je n'ai jamais connu de curé à Gourvillette. C'était déjà un prêtre de Beauvais qui desservait notre paroisse.

Cependant, quand Mr Forget avait fait venir un abbé

L'Angélus

Autrefois c'était Maurin, le père de Rachel qui sonnait les angélus. Comme paiement, à Pâques et à la Toussaint il faisait la quête dans le village. A Pâques, on lui donnait des œufs et à la Toussaint, du blé. C'était souvent un baquet de blé qu'on versait dans son bissac. Par la suite, c'est la commune qui payait pour faire sonner les cloches. Après Maurin, ce fut un gamin qui le remplaça. Le matin, il ne faisait pas toujours clair et il avait peur. Pour se donner du courage, il chantait très fort « lurou, lurou ». Des gens l'ont entendu et l'ont surnommé "Lurou".

Le catéchisme

J'ai fait ma première communion à Cressé comme beaucoup d'enfants de Gourvillette, avec la permission donnée d'assez mauvaise grâce par le curé de Beauvais. Valentine, la mère d'Éliane, n'avait pas de mémoire. Aussi quand nous allions au catéchisme à Cressé préparait-elle sa leçon tout le long du chemin. Arrivée à l'église, si Mr le Curé lui posait la question différemment de ce qui était marqué sur le livre, elle ne savait pas répondre. Alors, moi je disais : « Elle la sait bien, mais vous n'avez pas dit comme sur le livre ». Le curé riait, et posait la question en regardant sur le livre. Quant à moi, je n'avais pas besoin d'apprendre ma leçon, je la savais rien que d'entendre Valentine la rabâcher.

Ma première communion

Quand nous avons fait notre communion solennelle, il y avait une retraite de trois jours. Le Curé était aidé par deux vieilles filles qui étaient bien plus empoisonnantes que lui. Elles auraient voulu que nous soyons plongées dans la dévotion toute la journée, alors que lui nous envoyait jouer de temps en temps dans le cimetière qui entourait l'église, en nous recommandant de ne pas escalader les tombes.

Le dernier jour, il nous a demandé de faire un peu de ménage dans l'église. J'étais chargée de nettoyer la chaire et de brosser sa frange de velours rouge. Je le croyais parti et, pour amuser mes amies, je commence un sermon en joignant dévotement les mains : « Mes très chères sœurs... ». Hélas, à ce moment j'aperçois le curé derrière un pilier qui riait tout ce qu'il savait : « Ça te va bien, continue ! ». J'aurais voulu que la chaire défonce pour me cacher dessous tellement j'étais honteuse.

Le pain bénit

A Cressé, le pain bénit était distribué tous les dimanches. C'étaient des petits gâteaux secs que le sacristain cassait en morceaux dans la sacristie avant de les distribuer dans une corbeille. Nous, les enfants, nous étions servis les derniers et le sacristain nous donnait une petite poignée de miettes à chacun. Son fils était avec nous et il lui en donnait plus qu'à nous, ce qui nous faisait ronchonner. Parfois, il y avait des gens riches qui faisaient un gâteau exprès pour cette occasion. On disait qu'elle lui passait "la gueurgne". À Ranville, c'était du pain ordinaire qui était béni, pas du pain fait à la maison, mais de la miche de boulanger. On l'amenait dans l'église pour la bénédiction, sur un petit brancard porté par les enfants de chœur sur leurs épaules.

Le carême

Le carême était respecté. Mon arrière-grand-mère disait à sa fille, ma grand-mère Marianne, que « la clé du charnier s'en allait le mercredi des Cendres pour ne revenir que le jour de Pâques ». Le Vendredi-Saint, on ne mangeait ni œufs ni fromages car c'étaient des produits animaux. Pourtant on mangeait du poisson.

Les Rouzons

Quand j'étais jeune bergère, il y avait une très vieille femme, l'Adèle à Lexio (la grand-mère de Gaston Arramy) qui m'a raconté que dans sa petite jeunesse, il y avait la procession des Rouzons (Rogations) qui faisait le tour du pays et montait jusqu'à la route des Touches pour bénir les récoltes sur pied.

Les morts

Quand quelqu'un mourait, on entreposait les couronnes à l'église près du chœur, en attendant que la tombe soit faite. Quand mon père est mort, la couronne du Conseil Municipal et la palme des Vétérans de 1870 sont restées dans la chambre car on avait précisé qu'il ne fallait pas les déposer à l'église. Je n'avais que 14 ans et j'ai été plus de six mois sans vouloir entrer dans la chambre, j'avais toujours l'impression de voir les couronnes.

Quand on mettait le corps d'un défunt en bière, on étendait sur le cercueil un drap spécial, filé à la main, blanc avec un liseré de couleur placé à environ deux mains du bord. Quand mon père est mort, il n'y avait pas de drap mortuaire à la maison. Maman a emprunté celui de notre voisin, Ferdinand Blanchard, qui avait un liseré bleu. Ensuite elle l'a lavé. Comme on était au mois de novembre et qu'il pleuvait, elle l'a mis à sécher dans un bâtiment. Hélas, un rat l'a cisailé dans un coin. Maman était dans tous ses états. Ferdinand la consolait : « Ma pauvre petite, il ne faut pas t'en faire comme ça. Tu es si adroite que tu le répareras bien... ». Maman, qui était très minutieuse, l'a si bien réparé que ça ne se voyait presque plus. À l'enterrement de ma sœur Angèle, on a suivi une coutume très ancienne. Les femmes accompagnaient le cercueil, un cierge allumé à la main et une serviette blanche pliée sur le bras.

Enterrement civil

Monsieur Navarre, l'instituteur, fut enterré civilement avec la libre-pensée. C'était la première fois que je voyais ça. Le père de Gabrielle Arramy était très bon catholique, il n'a donc pas pu assister à l'enterrement. C'était un homme juste, qui estimait beaucoup Mr Navarre : il est allé s'incliner devant le cercueil quand il n'y avait plus que le fossoyeur.

Les protestants

Officiellement il n'y en avait pas à Gourvillette. Un pasteur, Monsieur Mathieu, venait de Matha une fois par semaine. Il réunissait les gens dans la salle de bal derrière chez nous. Il était tolérant et discutait très intelligemment, aussi de nombreuses personnes venaient l'écouter. La salle était toujours pleine. À chaque fois, il développait un verset de la Bible. Quand il est parti, son successeur n'a pas su se faire aimer des gens, il était trop fanatique, aussi personne n'y alla et au bout de quelques mois il ne revint plus. A Mauvinouse, à l'entrée du hameau, à droite en venant de Beauvais, il y a un gros arbre de Judée. On raconte qu'un ancien propriétaire protestant est enterré dessous, car autrefois les protestants ne pouvaient pas être enterrés au cimetière.

Les superstitions

Autrefois, les gens croyaient aux sorciers. La grand-mère de Rachel, qui était ma grand-tante, nous disait qu'il y avait un sorcier en Picoutou, tout habillé de blanc. Ma sœur y croyait un peu. Elle disait que la vieille Babu, qui habitait au hameau d'Orfeuille à côté de chez elle, était sorcière. Elle aurait fait écorner un bœuf auquel on ne pouvait plus mettre le joug. Elle aurait aussi rendu malade une voisine qui était devenue toute blanche. Un homme a croisé la Babu, il a « encassé » (embourbé) sa charrette vide. Il avait pourtant deux chevaux. Il n'a jamais pu la sortir, il a fallu dételé les chevaux.

À Gourvillette, on disait qu'il y avait une sorcière : pour preuve, elle mettait toujours un couvert de plus, c'était le couvert du diable. Floriska Gachet disait qu'un de ses voisins était sorcier. Il avait une poule « nègre » qui venait le voir et lui apportait des louis d'or. À Melleran, une femme était soupçonnée d'être sorcière. Quand on la croisait sur la route, ma tante murmurait : « Sorcière, y me doute. Si tu zy es, que le Bon Dieu te pardonne ». Et vite, elle tournait le poignet de sa manche à l'envers, comme ça, elle ne pouvait pas être ensorcelée.

La mère Chauvet disait que lorsqu'on laissait le porte-poêle vide au-dessus des flammes, les gens de la famille qui étaient en Enfer souffraient encore plus. La grand-mère d'Eliane croyait que le chant du pinson portait malheur : « Tiens, écoute ce pinson pinsonner, que vient-il nous annoncer encore ? ».

Quand mon frère Edmond eut sa pleurésie, une orfraie a chanté près de chez nous, et toutes les voisines de s'apitoyer : « Le pauvre drôle va mourir, bien sûr, l'orfraie a chanté. Si c'est pas malheureux, à 20 ans ! ». Il est mort à 86 ans !

J'étais allée aider Aurélie, la femme de Ferdinand Blanchard. J'ai pris les épluchures des échalotes et je les ai jetées au feu. « Hélas ma pauvre drôlesse, qu'est-ce que tu as fait ! Toutes mes échalotes vont échauder dans les champs cette année ! »

Signes de malheur aussi quand on trouvait dans le nid des poules un « coquâtri » (tout petit œuf sans jaune) ou quand une poule « chantait le coq ». Les femmes disaient : « Attends que jh' la c'neusse, celle-là, je prendrai mon coutiâ ».



Départ pour les champs. On aperçoit, sur la droite, l'instituteur Mr Navarre, avec un groupe d'enfants

Quand on avait perdu quelque chose ou qu'on ne retrouvait plus son chemin, les vieux disaient : « Tu as sans doute marché sur l'herbe d'écarte ». La grand-mère d'Éliane avait parfois de grandes taches violettes sur les mains (comme toutes les personnes âgées dont les vaisseaux sanguins sont fragiles). Cela lui faisait dire : « Cette nuit, j'ai couché avec un mort ». Mais y croyait-elle ? La Guilluche laissait de l'eau dans son seau tous les soirs pour que les âmes des défunts de sa famille puissent boire.

Les comètes annonçaient la guerre. Les étoiles filantes étaient des âmes qui montaient au Paradis et que le Diable poursuivait. Il fallait dire : « Mon Dieu, recevez la pauvre âme en peine ».

Une fois, alors que les femmes s'en allaient nettoyer le blé avec leur binette à long manche, au chemin de Massac, à la sortie du bourg, un oiseau cherche à se poser sur le manche d'un des outils. Immédiatement, les femmes se sont exclamé : « Qu'est-ce que cela veut dire ? Nous sommes ensorcelées ! Certainement du malheur ! ». Jusqu' au moment où l'une d'elles s'écrie : « Mais c'est la perruche à l'Arramy ! ». En effet, l'oiseau apprivoisé s'était échappé, et cherchait à se poser sur ce bâton qui lui rappelait son perchoir.

La Mistouarde

On retrouve le même conte du côté de Burie sous le nom de « Ganipote ». Dans le Loiret, c'est la chasse au Dahut. Un jeune gars surnommé Bise-Bourric était commis au village. Les autres l'emmènent à la chasse à la mistouarde (animal fantastique) en Picoutou. Voilà la bande partie à la tombée de la nuit. Comme de bien entendu, les gars postent Bise-Bourric à une certaine place, en lui recommandant de ne pas bouger. Ils vont, disent-ils s'embusquer un peu plus loin. Ils l'abandonnent.

Par le plus grand des hasards, Louis Billard était allé chercher un taureau à la gare et le ramenait, le « touchant » devant lui. Notre gars aperçoit cette grosse bête dans la brume nocturne. Il fait demi-tour et galope jusqu'au bourg en criant. Justement Edmond venait veiller chez nous. Bise-Bourric l'attrapa à bras-le-corps, tout affolé. « Qu'as-tu donc ? ». « La Mistouarde, la Mistouarde qui vient ! ». « Grand sot, va te coucher ! ».

La politique

Autrefois, il y avait seulement deux partis politiques : les « Républicains », (de gauche, pauvres pour la plupart, et légèrement anticléricaux) et les « Badinguets » (de droite, riches en majorité et catholiques) (*). À Gourville, aussi loin que je m'en souviens, on élisait une municipalité républicaine. À Beauvais, par contre, ils avaient une municipalité de droite. Peut-être les « gauches » l'auraient-ils emporté aussi à Beauvais, mais les « Badinguets » de Gourville, qui avaient des terres sur Beauvais se faisaient inscrire sur la liste électorale de cette commune et comme ça les droites gagnaient.

L'affaire Dreyfus

Au moment de l'affaire Dreyfus j'étais encore jeune, mais je me souviens que les gens du pays étaient surexcités en parlant de ça. Hector Blanchard (le futur maire) avait appelé ses chevaux Dreyfus et Zola, en signe d'admiration. Cette habitude d'appeler les chevaux par le nom d'un homme politique continue encore.

() Il y avait un troisième parti, les Royalistes. Quant aux Républicains, ils n'étaient pas tous pauvres. Le père de Goulebenéze, Marc-Eugène Poitevin, ami d'Émile Combes, possédait une belle « benasse » à cette époque (Pierre Péronneau).*

Billard avait appelé son cheval « Blum » et Queugnon continue d'appeler son cheval du nom d'un homme politique qui lui déplait ; il change souvent de nom et se régale de lui faire rouler le bâton sur les côtes.

Le 14 juillet

À la veille du 14 juillet, on sonnait le glas de la royauté pour faire enrager les « Badinguets ». Sur le canton, il y avait l'arbre de la Liberté, un superbe marronnier. Tous les ans au 14 juillet on y montait un drapeau tricolore qui y restait accroché pendant un an. Pendant la cérémonie, les enfants des écoles chantaient.

Une fois, le 14 juillet tombait le jour de la foire de Beauvais. Les hommes (Républicains) assistèrent à la cérémonie puis partirent tous pour la foire de Beauvais. Le curé, qui était le précepteur du fils du châtelain, en profita pour décrocher le drapeau tricolore et le remplacer par un drapeau blanc. Le soir, ce fut un beau scandale ! Finalement on enleva le drapeau blanc et on remit le drapeau tricolore à sa place.

Pour le 14 juillet à Gourvillette, on « tirait le canon » : c'était un gros tube dans lequel on versait de la poudre noire et des gravillons, l'étope était en papier journal bien tassé. On le tire encore maintenant. À Beauvais, ils avaient un vrai canon sur roues. Aussi quand les gens de droite de Gourvillette voulaient tirer du canon pour une raison ou une autre (la visite de leur député par exemple) ils allaient emprunter le canon de Beauvais.

Lors d'un 14 juillet, il y a une quarantaine d'années, ceux de droite avaient fait boire Fleury pour qu'il gifle le Maire pendant la cérémonie. Le chapeau du Maire voltigea, faisant apparaître ses cheveux blancs. Mais s'il était âgé, le Maire, Hector Blanchard, n'était pas rouillé et se souvenait qu'il avait fait l'école de Joinville. Si bien que mon Fleury se retrouva à terre et reçut la correction qu'il méritait. Ce fut ensuite devant le juge qu'ils s'expliquèrent. Hector a dit : « Oui je l'ai battu, il m'avait attaqué le premier, tout le monde est témoin. Tant que je le pourrai, je ne me laisserai pas battre sans me défendre ! ».

Les élections

A cette époque-là, il y avait une femme qui faisait « le chien et le loup », transmettant à chaque camp ce qu'elle apprenait dans l'autre. J'ai prévenu Hector, qui m'a répondu : « Zou sais, jhe la conneus ».

Dans ma petite jeunesse, quand le royaliste Leroy, de Loulay, a été élu (avant Réveillaud), les « Badinguets » de Gourvillette avaient fait une chanson dont je ne sais plus que le commencement :

Le comité des Républicains, Cains cains cains
Vida sa bourse avec entrain, Train-train-train,
Pour les frais de Réveillaud,
De Gaborit et de Favreau ...

Réveillaud était le candidat député, Gaborit et Favreau conseillers généraux. Je me souviens que Réveillaud était venu faire une conférence à Gourvillette un jeudi. J'y étais allée avec d'autres de l'école, il y a longtemps, c'était le grand-père d'Armand Blanchard qui était Maire. Il y eut discussion pour savoir si le député serait de gauche ou de droite parce qu'ils pouvaient compter sensiblement sur le même nombre de voix. Gaston Arramy (Badinguet) avait promis que si Vinot (?) était élu, il monterait une barrique de vin sur sa « traîne » (plateau bas monté sur quatre roues en fer et tiré par un cheval) et qu'il offrirait à boire à toute la commune. Mais ce fut Réveillaud (de gauche) qui fut élu.

Aussitôt les notables de gauche organisèrent des réjouissances avec un char que nous suivions bras-dessus bras-dessous. Il y eut un vin d'honneur accompagné de petits gâteaux secs offerts par Firmin Arramy. Le garde-champêtre Le Mite était dans le char avec son tambour. Le tambour « ripe », tombe et roule à grand bruit dans la cour qui était en pente et Le Mite court derrière. Nous avons bien ri. Avant de sortir de sa cour, le Maire nous a rappelé que nous n'avions droit qu'à la moitié de la chaussée et qu'il faudrait donc suivre le char qui roulerait bien à droite. Si bien que les provocateurs, qui attendaient pour bousculer le cortège, perdirent leur temps puisque personne ne les empêcha de passer.

*
* *
*

Certes, la vie était pénible en ce temps-là. Si l'on excepte les labours, les hommes accomplissaient tous leurs travaux à la main. Les journées commençaient avant le lever du soleil pour finir à la nuit. Il fallait bêcher avec un « cornu » (houe à deux pointes), dans les champs de betterave ou de blé, et dans les vignes. Les vendanges n'étaient pas mécanisées.

Les femmes n'avaient pas moins d'ouvrage : s'occuper des « drôles », préparer la cuisine, cuire le pain, barater le beurre, faire « l'essangeage » (lavage avant la lessive) du linge, procéder à la « bugée » (grande lessive) deux fois par an. Il fallait aussi soigner la basse-cour et le cochon, mener les vaches aux champs et les traire le soir, filer la laine et le chanvre, tricoter, « rapetasser » (raccorder) les vêtements. Et quand l'ouvrage pressait dans les champs, les femmes partageaient les travaux des hommes.

Mais si l'on travaillait durement, on savait aussi s'amuser. Les jeunes, bien sûr, chantaient, riaient et dansaient en toutes occasions. Mais les parents savaient également rire et s'amuser, faire des farces, se moquer, et même chançonner les petits événements qui rompaient la monotonie de la vie.

Si le Saintongeais est appelé « cagouillard », ce n'est pas parce qu'il est lent au travail, mais parce qu'il prend son temps pour tout, pour le travail comme pour les mille petites joies de la vie quotidienne. C'est un sage.

FIN

Le château de Bouteville

Jacques Deslias



Au début, il y eut une villa gallo-romaine. C'est normal, puisque le « chemin boisné », qui allait de Vesunna (Périgueux) à Mediolanum (Saintes), passait à proximité de ce petit village de Charente. Puis le Comte d'Angoulême, de la famille Taillefer, fit construire un château médiéval, pour lutter contre les Vikings : il faut dire que le fleuve Charente ne passe pas très loin.

Cette forteresse, qui a successivement appartenu aux Français et aux Anglais, a vu passer dans ses murs Jean sans terre et certainement Aliénor et Richard Cœur de Lion. En 1550 il fut rasé, et c'est Bernard de Béon de Massés et son épouse Louise de Luxembourg qui entreprirent la construction d'un château Renaissance dont il reste quelques vestiges.

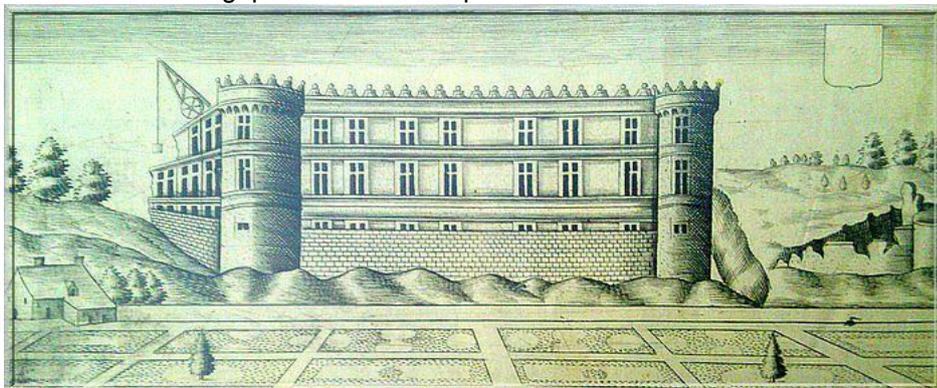
Sur le croquis ci-dessous, datant de la construction, on aperçoit, sur la droite, les vestiges du château féodal, que des fouilles archéologiques récentes ont permis de redécouvrir.

Plusieurs propriétaires se sont succédé, et les derniers d'entre eux, désargentés, ont vendu une partie des murs. Le domaine appartient maintenant à la commune.

Un projet ambitieux est en cours pour revaloriser le château, et c'est Monsieur le Maire de Bouteville, Jacques Deslias, qui, en ce samedi 3 août 2019, nous a fait la visite.

Regardez la vidéo :

[Bouteville](#)



Entre terre et mer, à la Guinguette de la Barre

Pierre Dumousseau et Alain Charrier



C'est la troisième année que la Guinguette de la Barre nous ouvre ses portes, à Villars-les-Bois, chez la famille Bégau. Le 28 juillet 2019, Pierre Dumousseau et Alain Charrier nous ont présenté, en avant-première, leur nouveau spectacle de contes et de chansons, devant environ 70 personnes.

Pierre avait amené ses derniers ouvrages, dont le livre « Frissons, frissons », avec des dessins d'Anne-Marie Ortiz, et un jeu de 42 cartes, « L'apéro jeu charentais », qu'il a confectionné avec Philippe Couteau, dit Bilout.

À la fin de la prestation de nos deux complices, nous avons dégusté un repas dont le plat principal était un magnifique méchoui.

Notre webmaster a réalisé une vidéo avec des extraits du spectacle :

[Entre terre et mer](#)



Le mercredi 25 septembre à partir de 16 heures

à la Salle Saintonge, 11 rue Fernand Chapsal à Saintes, entrée gratuite

L'association « La plume des fadets » présente :

Goulebenéze, le Charentais par excellence

Pierre Péronneau parlera de son grand-père Goulebenéze, à l'aide de nombreuses photos dont beaucoup sont inédites.

Il sera accompagné par Roger Maixent (Châgnut), président du groupe folklorique Aunis-Saintonge, qui racontera des histoires du grand Saintongeais.

Mathieu Touzot nous communique :

« J'ai créé une web radio avec l'association La Jarasserie, **Radio Poitou** »

Cliquez : [Radio Poitou](#)

Toute nouvelle radio, Radio Poitou diffuse la musique, la culture et la langue régionale du Poitou, mais aussi de Saintonge, du Québec, de Louisiane, et des évocations musicales de la région. Musiques traditionnelles, mais pas que ! Soyez fous, propagez le Poitou ! Afin que la radio perdure, écoutez-la souvent.

L'Ajhasse Désencruchée

Oi é pu temps d'espérer ine p'tite misère : le liméro 28 ét abouté. Boune lisure !

Pristayeu que thieu messaghe vous teurve en in biâ portement

Bijhes su' vos deus jhotes

Albertine PISSEDRU

Rédac. Chet de l'Ajhasse Désencruchée

Cliquez : <http://ajhassedesencruchee.e-monsite.com/.../les...>

Le coin des fines goules

Francis Bouchereau

Faut bin s'nourrir ! Prenez les infos et on vous parle de faux : faux miel, fausse confiture, faux steaks, faux œufs, fausses olives noires... j'en passe et des meilleures. Mais où va-t-on ? Et par dessus le marché, si on peut dire, on prétexte que c'est pour nourrir les personnes qui ont peu ou pas de moyens. Pauvreté n'est pas vice, que je sache. Ces gens-là n'ont pas mérité ça. Mangez naturel et re-apprenez à cuisiner. Tout se mange, à condition de savoir le cuire. Prenez un balérit, par exemple, ça se mange, à condition de connaître la recette. Allez ! C'est cadeau. Voici la recette saintongaise pour cuisiner un balérit.

Au moment d'un stationnaire, Pan ! Dans la musette. Et tant pis si monsieur Bon Grain Du Bourg n'est pas content !

Recette saintongaise por quieure un balérit

On le piume, on le vide et on z'y cope les pattes et la teïte. Dans n'ine grande gamelle, on met de l'eyve dau poué bin frède et ine pognée de sau. On met le balérit et on chauffe.

Quand o frémit, on z'y met les légumes : un céleri branche et ine grouse porée, deux carottes et un grous navet bin lavés, entiers, non pelés.

Quand o frémit, v'là l'astuce. On prend un far à beu de préférence usé. Si vous n'en avez pas, faut d'mander à Jhoël dau Kétoukolé. Y dé bin n'en avouère. Z'y dites pas pourquoué qu'o l'est faire, y s'rait capable de s'inviter et là, o faudrait deux balérits ! Attachez le far anvec dau fil de far et saquez le dans la gamelle.

Quand o commence à bouillir, comptez ine heure et vingt sept minutes. Vous tirez su l'fil de far et vous r'gardez le far à beu. Quand il est tout chope, le balérit est quieut !

Allez, boune ap'tit. Faut bin s'nourrir.

Peur thiélé-là thyi zou savant pâ, le balerit est un oiseau de proie, genre épervier. Dans son monologue « Le Charentais qui mange six foués pr' jhour », Goulebenéze fait dire au grand Saint Pierre : « Mais à manjher coum' vous fasez, vous deûriez ête gras coum' des moines ! Et vous êtes teurtous seit coum' des coucous, fins gras coum' des baleris ! »

Le far à beu est un fer à bœuf. La sau, c'est le sel. Quant à l'eyve dau poué, c'est l'eau du puits.

Pierre Péronneau

Mina Jean-Bernard Papi



Bientôt vingt ans que j'ai quitté, abandonné plutôt, Mina et l'île où je suis né. Gelsomina pour l'état civil mais dans l'île on a un penchant pour les diminutifs ; la plus belle fille que j'aie jamais rencontrée. Nous avions quinze ans quand l'amour nous a cloués de surprise l'un et l'autre. Deux papillons épinglés par une force mystérieuse et violente que nous n'avions pas vu venir. Une image me revient souvent, celle de deux adolescents debout dans le vent, et sous le juste soleil de midi, emportés par un long et maladroit baiser où s'entrechoquent leurs dents. Je le rumine aujourd'hui, ce souvenir, en grimpant prestement l'escalier de pierre qui monte vers le village sur la falaise. Je passe aussi en revue les arguments qui expliquent mon abandon de jadis, ma désertion plutôt. Et comme toujours, ils me paraissent bien minces.

Cette Mina était une fille sans demi-mesure, farouche et très animale parfois. Un désir, une envie constituait un ordre auquel elle devait obéir et la morale ne constituait pas une barrière à ses appétits. Elle voulait vivre des événements étonnants, des expériences exaltantes, uniques. "Que chaque jour soit pour toi une révélation". Elle avait pêché cette maxime je ne sais où et me la ressortait

chaque fois que nous nous retrouvions. « On n'a qu'une vie et qu'une jeunesse ! » me criait-elle aussi au visage quand je renâclais devant ses lubies. Dans le fond, peut-être n'était-ce chez elle, simplement, qu'un excès d'innocence, de naïveté. Elle se comportait comme à présent la jeune chatte qui me tient compagnie dans ma chambre, sur le continent.

Avait-elle envie d'une caresse, d'un baiser ? Son ventre, ou sa cervelle, exigeait-il de faire l'amour ? Je devais m'exécuter, sur l'heure, là où nous nous trouvions. J'avais mis un certain temps à admettre et à accepter cette sorte de spontanéité ; on n'est pas élève dans un collège de jésuites pour rien. Mais, tout comme à elle, la sensualité s'était imposée à moi en maître absolu, aussi exigeante et irrépressible que la soif. Mina était si attirante, si fascinante et si belle...

Après avoir grimpé les deux cent cinquante marches qui mènent au village, il faut traverser le parvis d'une église au clocher râpé et tronqué par les tempêtes pour aboutir sur une esplanade. Là, une douzaine de statues de pierre vieilles de cinq siècles, déchiquetées par le vent, tournent vers la mer leurs visages de lépreux. Tout ça pour dire que l'endroit ne manque pas de charme pour qui aime le côté primitif et sauvage des choses, l'aspect débridé de la nature. Il y a eu encore, l'endroit était à n'importe quelle heure du jour le refuge d'une poignée de gamins qui jouaient au foot. Aujourd'hui la place est déserte ; l'école, ou la télé, les retient mais, malgré tout, l'île se dépeuple.

Des commerces dont j'ai gardé le souvenir, il ne reste autour de la place qu'un quincaillier, avec d'antiques moulins à légumes empilés dans sa vitrine, et un bar-restaurant dont les tables de fer rouillent au soleil sous une fine couche de sable gris déposé par le vent. Un vent glacial et chargé d'iode qui vient du large. C'est cette bise qui fait que les maisons, pressées les unes contre les autres comme les doigts d'un poing, sont toujours hermétiquement closes. Aveugles et sourdes. Dans cette île, je l'avais remarqué, les gens ne voient et n'entendent jamais rien.

Nous avons fait l'amour sous le porche de l'église, un après-midi comme celui-là, mais tous les après-midis, dans l'île, sont semblables à celui-là, près des anges de pierre en loques qui semblaient faire le guet pour nous. Personne dans le village n'avait fait de réflexions, pourtant ils nous observaient derrière leurs volets. Nous aurions pu pousser une porte, n'importe laquelle dans n'importe quelle maison, et dire : Nous cherchons un coin pour faire l'amour ; je suis convaincu qu'on nous aurait montré le chemin de la chambre à coucher ou un divan dans la pièce la plus fraîche. C'était déjà comme ça du temps où les voiliers de haute mer accostaient, surtout ceux venus du Nord. Les marins entraient chez les gens et cherchaient les femmes. C'est ainsi qu'on évitait la consanguinité dans l'île.

- Mina ? Je ne vois pas qui c'est, me répond le patron du bar-restaurant. Je ne suis ici que depuis peu. Avant je travaillais à l'autre bout de l'île, dans la conserverie d'anchois. Un jour, j'en ai eu marre de l'odeur et j'ai rassemblé mes économies...

Ses parents habitent encore dans la rue du Port, une ruelle puant le poisson, encombrée de poubelles et de vélomoteurs qui descend en pente raide vers le port des pêcheurs. C'est la vieille Doria, sa tante, qui m'ouvre. Elle avait à peine quarante ans à notre époque et nous l'appelions déjà la vieille. Elle porte les mêmes vêtements noirs fermés au cou et aux manches.

- Mina ? Si tu crois qu'elle t'a attendu, pauvre écerelé ! C'était bien assez quand tu parlais sur le continent pour ton école de curés et que toute la semaine elle faisait les cents pas sur le quai, à attendre le retour du ferry. Elle t'attendait avec la patience d'un chien, à user sa culotte sur le mur de la digue et à s'abîmer les yeux à regarder la mer... Le jour où elle a compris que tu ne reviendrais plus, elle s'est mariée avec un pêcheur de Saint-Clément et elle n'est presque plus revenue ici. C'est un dénommé Joss. Tu verras, il est toujours à bord de son bateau, même quand il n'est pas en mer, et le bateau s'appelle "La Mina"...

Pour se rendre à pied à Saint-Clément il faut suivre le sentier des douaniers, au bord de la falaise, sur cinq ou six kilomètres, au ras du vide parfois. On est assourdi par les vagues qui cognent à dix mètres au-dessous de vous et gelé par le vent qui vous pèle la peau. Je l'ai pris des centaines de fois ce chemin, et en courant encore. Mon père était fonctionnaire à Saint-Clément. Un jour, il a été muté sur le continent. C'est aussi pour cette raison que je ne suis plus revenu dans l'île. Et puis, elle s'est mariée si vite.

Le sentier est resté tel qu'il était il y a vingt ans. Je retrouve l'abri dans le rocher où nous nous réfugiions pour nous protéger du vent ou de la pluie, et pour nous embrasser. Je cale mes fesses dans ce que je crois être l'empreinte de nos corps, mais qui est certainement celle de tous les amoureux de l'île et je ferme les yeux pour mieux ressentir sous mes reins les coups de boutoir des vagues tels que nous les ressentions alors. Mystère sacré de la première peau qu'il vous fut donnée de caresser, soyeuse et tiède, et de ces premiers gestes d'amour, si neufs, qu'ensuite on ne fera plus que répéter. En pensant à elle. À Mina.

Joss est effectivement assis sur la plage arrière de son bateau. Il fume une cigarette en ravaudant un filet d'une jolie couleur vert tendre. Le bateau est vert lui aussi mais d'un vert plus foncé et il porte le nom de Mina, en lettres blanches sur la poupe. Joss est noiraud, de peau, de tignasse et de barbe.

Il me regarde venir à lui sur le madrier qui tient lieu d'échelle de coupée et examine mon complet blanc qui détonne au milieu des pantalons de toile épaisse, des chemises de coton rude et des espadrilles des autochtones. Avec mes cheveux blonds et ma haute taille, il me prend pour un touriste et son œil, d'interrogatif devient rigolard. Il va me proposer un de ces coquillages que les pêcheurs récupèrent dans leurs filets et qui restent ensuite au fond des cales, à attendre l'étranger qui les paiera dix fois leur prix.

Il a des yeux gris-bleu, est plutôt petit, maigre et musclé comme un renard. Il me bredouille quelques mots en anglais et me propose ses fameux coquillages. Je lui réponds dans notre patois et ça lui cloue le bec. Je me nomme. Il paraît surpris et incrédule. La fumée de sa cigarette monte toute droite entre nous, comme une lame.

- Mina m'a parlé de vous, me dit-il au bout d'un silence, comme s'il faisait le tri des confidences qu'il pouvait me faire. Je vous connaissais bien avant que nous nous mariions. Vos habitudes, vos qualités surtout, car vous n'aviez aucun défauts, comparé à moi. Une fois marié, rien n'a changé. Même en amour vous étiez le plus fort, l'imbattable, le champion de la caresse et du baiser, le roi du septième ciel. J'avais trop de handicaps à surmonter. Sauf à la pêche. Là j'étais le meilleur. Mais Mina s'en foutait de ma pêche. J'avais beau lui offrir des robes, des peignes ou des parfums, elle les regardait à peine.

L'instant d'après, pour un rien, un mot de trop, un geste mal venu, vous étiez là, de nouveau entre nous. Ça a duré comme ça dix ans, puis elle m'a plaqué. Elle est allée vivre en haut, dans la partie ancienne du village. Elle y vendait des babioles pour les touristes sur un petit éventaire. Au début, j'allais la voir presque chaque semaine, pour lui proposer de reprendre notre vie commune. Elle me riait au nez. Elle fait la pute sur le continent, disent certains. Moi je m'en fous, nous sommes séparés maintenant. Chacun sa vie...

Saint-Clément ressemble à n'importe quel village de l'île. Même église tournée vers la mer, même esplanade sans arbres où en ce moment rôtit un car immatriculé en Allemagne. Une demi-douzaine de femmes du pays, en robe folklorique de laine rouge, corsage brodé et fichu noir, font le siège des touristes. Elles proposent des camelotes de paille tressée et les fichus coquillages rose pâle veinés de bleu. Deux sont plutôt jolies et tournent autour des hommes, de l'air de chercher à vendre autre chose que ce qu'elles ont dans leur panier.

J'attends que les Allemands s'en aillent pour interroger la plus âgée.

- Mina ? Oui, elle a travaillé ici, avec nous, pendant plusieurs années ... Non, elle n'est pas partie avec un autre. Elle n'aimait guère les hommes en fait. Elle se moquait d'eux, tout le temps. Elle répétait partout qu'il ne fallait pas leur faire confiance. Pourtant, c'était une femme belle et provocante qui avait du succès. Son mari piquait des colères terribles pour qu'elle revienne chez lui. Il la battait, en pleine rue, sous nos yeux. Son nez, ses lèvres saignaient après ces pugilats, comme ceux d'un boxeur. La police est loin, sur le continent, et le maire affirmait que c'était les affaires du ménage, pas les siennes.

- Elle disait qu'il la tuerait, murmure une des vendeuses qui s'est approchée. Maintenant on ne sait plus où elle est. Joss dit qu'elle est partie sur le continent.

- Depuis six mois, elle aurait pu nous envoyer une carte postale, ajoute une autre ... C'est moi qui en ai parlé au maire. Nous sommes inquiètes.

Sur la lande, entre Saint-Clément et le port des pêcheurs, nous avons "notre maison" où nous nous retrouvons pour jouer à "quand nous serons mariés...". C'était une cabane de berger, ou de chasseur, peut-être de contrebandier, abandonnée et enfouie dans ces maquis d'épineux robustes et agressifs qui vous déchirent les vêtements au passage. Mina disait qu'elle avait appartenu à son arrière-grand-père qui élevait des moutons. Elle aimait passionnément cet endroit isolé que nous croyions être seuls à connaître. Elle s'y réfugiait quand j'étais au lycée ; je ne revenais dans l'île que le samedi et le dimanche. Elle faisait le ménage et colmatait les gouttières en m'attendant. Nous y avons une litière de paille et de genêts ; en hiver, nous allumions des feux de brindilles dans la cheminée.

Le maquis est toujours aussi hargneux et j'abandonne aux ronces un morceau de ma veste. La cabane n'a guère changé ce qui prouve qu'elle a été entretenue, juste la toiture un peu plus affaissée. Je pousse la porte et une puanteur me fait reculer. J'ouvre en grand porte et volet. J'attends un peu avant d'entrer. De toute façon, et pour cause, je sais ce que je vais y trouver.

Mina est étendue sur le sol, devant la cheminée. En réalité, ce qu'il reste d'elle. Le crâne est enfoncé, près de la tempe. Elle porte une robe rouge, assez semblable à celle qu'elle mettait quand elle venait m'attendre au débarcadère. Je reconnais le collier avec la médaille qu'elle tenait de sa mère, une pièce d'or avec une chouette gravée, ce qui servira à l'identifier. Elle n'est pas morte sur le coup et elle a tracé trois mots sur le sol de terre battue : Joss je t'aime.

Mon enquête est bouclée en un temps record, le divisionnaire sera content. Joss a refusé de reconnaître son crime, naturellement, mais tout l'accable, à commencer par les témoignages des vendeuses. Il dit qu'il était en mer durant cette période. Le maire m'a parlé d'un voyageur débarqué en douce en canot à moteur aux environs de Noël, qui serait resté deux jours à errer sur la lande. Un individu que personne n'a vu de près, bien entendu, et qui est reparti comme il est venu.

De tout ça, je m'en fous et je l'ai dit au maire. Mon travail, c'est de mener Joss devant le juge, sur le continent. Reste ce : je t'aime, écrit sur la terre battue. Ça m'a surpris de lire ça. Je l'ai effacé et je n'ai laissé que le prénom de ce salaud. Je ne pensais pas que Mina pouvait survivre, même quelques heures, à un pareil coup sur la tempe, et surtout qu'elle soit amoureuse de Joss. En débarquant en douce cet hiver j'étais persuadé qu'elle m'aimait encore, j'ai dû déchanter. Une vraie tigresse folle furieuse quand je me suis approché d'elle. Comme quoi on se trompe facilement sur la nature des femmes et sur la force de l'amour.

<http://www.jean-bernard-papi.com/>

À propos des « châfres » Charly Grenon (Maît' Gueurnon)

Dans le dernier numéro du Boutillon, j'ai parlé des « châfres », ces surnoms donnés autrefois dans les campagnes aux personnes, en fonction de leur apparence physique ou de leurs défauts. Cela a rappelé à Charly qu'il avait, il y a quelques années, écrit un article dans « Aguiaine » sur les surnoms donnés en Charente-Maritime. En voici des extraits.

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Trinquet (ette). Ce mot a toujours désigné le boiteux, la boiteuse, ainsi qu'en atteste le glossaire de Musset. Ma grand-mère vendéenne connaissait une chanson dont j'ai retenu ceci :

*La boétoise Trlnquette
Dau moulin de Bruchet (?)
Ses robes étiant trop courtes
Et son thiu paraissait.
Cache ton thiu ma megnoune
Car le chat l'emporterait ...*

« **Cinq et trois font huit et attendez-me donc** » était également affligé de claudication.

Bas du cul s'enchaîne fréquemment « Ras du sol ». Le nain Raoul Bitaud, ami de Goulebenéze, était châfré Pouzy, forme patoise de Poucet.

Un lieu-dit de Gémozac, **Bade-bet**, était célèbre pour sa frairie, avec élection d'une reine appelée Miss Bade-bet.

Le patoisant saujonnais D. Diet, qui collabora longtemps au Subiet et publia, en 1945, un « p'tit barguenâ » d'œuvres, signait **Dominique Patenbois**, châfre dont l'avaient gratifié ses amis. Il était effectivement mutilé.

J'ai fort bien connu un **Chopinot** et beaucoup entendu parler d'un **luche-mouc**. Il paraît que ce dernier, époux d'un réputé cordon-bleu, savourait deux fois les moules : d'abord "sur la grille" (le gril), puis un autre repas lui permettait d'en apprécier les coquilles accommodées en sauce. Tout est dans l'habillage, disait Goulebenéze (qui s'y connaissait) en parlant de cagouilles.

Aux repas de battages, Luche-Mouc donnait son avis sur les mets préparés par la maîtresse de maison : « *Thièle sauce est boune, sti, mais si Marguerite (sa femme) l'avait faite, avec la moétié d'adoubage, elle arait été encoère meilleure !* ». Bel hommage aux talents culinaires de sa "malaisie".

Luche-piat n'était jamais "guedé" et **Supe-la-rape**, quant à lui, n'attendait pas d'avoir mangé "peur bouére in cot". Il se situait résolument à l'opposé du **Beveur de tisanes** qui les appréciait toutes sauf la "tisane de javelles".

Paucrin n'était pas non plus **Crassou** dans le sens de sale. Il savait aussi compter et recompter ses "jaunets".

Grand-mère m'appelait **Rit-aux-mouches** non pas (je proteste véhémentement !) en raison d'un tempérament *nicdouille*, comme l'écrivait Balzac, mais tout simplement parce que je riais de bon cœur lorsque l'occasion s'en présentait. Il s'ensuivait des crises de *loquet* (le hoquet), constituant un fâcheux handicap jusqu'au jour où j'en trouvai le remède-miracle (un sucre Imbibé de vinaigre) en parcourant « Voix de Sainte-Gemme », le bulletin paroissial du regretté curé tout dévoué, Flavien Giraudon, la clef dans l'échine, comme la classique formule : « J'ai le loquet, Dieu me l'a fait, Dominus, je ne l'ai plus ! ».

Il n'y a pas plus vaillant à l'ouvrage que **Quatre mains** : elle abat autant de travail que si ses membres supérieurs étaient multipliés par deux, et fournit partout.

Dur à thieure (Dur à cuire) ne sourit jamais, mais il est robuste et n'a pas son pareil à la tâche. Une sorte de Buster Keaton, les qualités de la « race dau Diable en plus ».

Saint Asaire est la forme locale de Saint-Césaire, commune natale du Docteur Jean (Yan Saint Asaire). Dans certains cas, c'est d'ailleurs l'archaïsme qui s'est imposé : **Saint Coutant** pour Saint Constant ; **Saint Sauvant** pour Saint Sylvain (que la tradition orale perpétue cependant : Saint-Sylvain de la Roche, bâtie sur un talon de galoche, car c'est le seul village de Charente-Maritime établi sur un piton).

D'une manière générale, **Guette au creux** était le surnom de la sage-femme. Mais on donnait également ce sobriquet à la **Vèye grate thiù**, car elle paraissait toujours à l'affût des nouvelles. **Tu m'z apprends**, dont elle était la mère, avait de qui tenir...

Un adolescent nommé Roux, qui avait l'esprit de répartie, se présente un jour chez le pharmacien, passablement malicieux : « C'est bien toi qu'on appelle **Bignol** ? », dit le pharmacien. « Ol' est ben vous qu'on a châfré **Sépouéi** ? » répondit, du tac-au-tac, le jeune Saintongeais. Il est vrai que le menton du vieil apothicaire ne comptait guère plus de sept poils.

À Saintes, la charmante journaliste de « La France », Anne-Gaëlle Renaut, était tout naturellement appelée **Miss France**.

D'autres sobriquets collectifs sont rapportés par Raymond Doussinet, dont j'avais enregistré au magnétophone l'exposé qu'il fit du sujet en de nombreuses causeries, dans les années 1960. Voici quelques exemples.

Les **sots étaient de Pons**, et c'est par euphémisme qu'ils étaient qualifiés de « Gens » : « Amis Pontois, pardon », ajoutait le conférencier. Quant aux **Bitons** jonzacais, ils tiennent ce châfre par extension d'une dénomination appliquée beaucoup plus largement : l'ancien Subiet n'était-il pas « jhormau des bons bitons et bounes bitounes des Chérentes et dau Pouétou » ?

En ce qui concerne les Mathérons, on les appelle aussi **Gabons**, du vieux verbe « gaber », se moquer, faire une plaisanterie, jouer un (mauvais en l'occurrence) tour. Les habitants des Mathes avaient en effet une réputation de naufrageurs.

Benura = benaise, en quelque sorte. Cette explication est d'autant plus plausible que le latin « bene » a effectivement produit le roman « ben » qui se retrouve aussi bien en languedocien et en gascon (ben= bien) qu'en saintongeais. Dans les contrées méridionales, **Bénaben** (devenu patronyme), signifie à la fois « bien portant » et « qui a du bien » : de la benasse. Chez eux, on est benaise !

Benura est le châfre de Benuraud ou Benureau (bienheureux). Plusieurs d'entre eux vivaient dans le triangle « Saintes, La Chapelle-des-Pots, Burie », et il est possible que Goulebenéze ait connu certains d'entre eux.

Tous ces Benura, dont le plus célèbre est Jacques Mounier, ont un point commun : ils ont oublié d'être sots, ils aiment profondément leur terroir, ils chérissent la civilisation saintongaise, et admirent Goulebenéze, dont ils appartiennent d'ailleurs à la famille de pensée.

Le défilé du 14 juillet 2019 à Saintes Pierre Péronneau (Maît' Piârre)



Il y avait moins de monde que d'habitude pour ce 14 juillet amputé par l'absence de nos militaires de la base de Saintes-Paban, appelés à Paris pour le défilé sur les Champs-Élysées. Les seuls militaires présents étaient les légionnaires romains, précédant une réplique de l'arc de Germanicus.

Après les pompiers, les sauveteurs et la Croix rouge, très applaudis, ce sont les groupes folkloriques qui nous ont régales par quelques pas de danse : les Bretons, les Landais avec leurs échasses, les Bulgares, et bien entendu le groupe Aunis-Saintonge et ses petites cagouilles. Notre webmaster a filmé une partie du spectacle de ce dernier groupe.

Voir la vidéo dans notre page Facebook :

<https://www.facebook.com/journalboutillon>

Le défilé fut clôturé par les automobiles, des plus anciennes aux plus récentes, par le garage Ardon, dans le cadre du centenaire de Citroën.

Puis tout le monde s'est retrouvé dans la fraîcheur du Jardin public.

Sur la photo ci-contre Pauline, l'une des arrières arrières petites-filles de Goulebenéze, pose entre deux bitounes du groupe Aunis-Saintonge, Danièle et Nicole.

Une contrefable de Jean Gourvest

Cécile Négret



Né en 1881 à Gouézec dans le Finistère, **Jean Gourvest** fut instituteur, professeur, inspecteur, directeur d'école Normale, membre de l'Académie des Belles-Lettres de La Rochelle, du Cercle des Poètes Rochelais, du Jury des Jeux Floraux d'Aunis-Saintonge et Président-Fondateur de la Société d'Etudes Folkloriques du Centre-Ouest (SEFCO). Il fut aussi l'auteur de nombreux ouvrages : manuels éducatifs, contes, histoires, fables, poésies et pièces de théâtre. Son œuvre la plus renommée est « Mélusine, légende poitevine », publiée en 1948 aux Editions « A la Rose des Vents » (La Rochelle).

Le 26 janvier 1950, dans le quotidien « Sud-Ouest », Jean Gourvest mit Goulebenéze à l'honneur dans un article qu'il nomma : « Un grand biton ». En 1971, il écrivit la préface du livre « Goulebenéze sa vie – Son œuvre » de Georges Labodinière et Alex Henry.

L'homme de lettres disparut en 1977 à La Rochelle.

Le texte empli d'humour que vous allez découvrir est un extrait de l'ouvrage « Fables et contrefables » édité en 1966.

LA TORTUE ET LE LIÈVRE

Une tortue était qui, ayant beaucoup lu,
Et quelque peu retenu,
Apprit que sa grand-mère avait battu le lièvre
A la course de fond, sur les bords de la Bièvre.
— Je le ferais aussi, qu'en pensez-vous, belette ?
En seriez-vous capable ? — Oh ! certainement non,
Non, non, non, font le mouton
Le renard, la genette,
— Non, non et non, répètent l'écureuil,
Le cerf et le chevreuil.
Un petit chien basset, jambes courtes et tortes,
Prit son air glorieux : — Que le diable m'emporte
Si je n'ai pas semé cent fois, sur le chemin,
Ce coquin, ce faquin, ce « bouquin » (1)
La tortue est fixée, elle lance un défi
Au premier capucin qu'elle voit, qui lui dit :
— Je te savais présomptueuse,
Mais à ce point prétentieuse ?
Sais-tu bien que je suis champion du saut, pour lors,
Et qu'à la course à pied, je bats tous les records ?
Tu ne me fais pas peur et je te dirai même
Que, loin derrière moi, tu seras le deuxième...
On écoute, on s'attroupe, le coq sera starter,
Le hérisson arbitre,
L'écureuil sera pitre.
— Quand vous serez prêts ? chante Chantecler,
Cocorico, partez ! Un arbre sert de but.
Le lièvre y est rendu
Avant que la tortue ait bougé d'une toise
On entend force rire, il y eut grande noise.
.....
Penaude, la tortue au repentir se livre,
Ne croyez jamais tout ce que disent les livres.

(1) Le lièvre mâle

Le Picton

Le magazine « Le Picton » n° 256 de juillet-août 2019 propose une série d'articles
sur Saint-Eutrope de Saintes

À ne pas manquer

Un peu de magie, avec « Magic Régine » Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Dans les dernières années de sa vie, mon grand-père Goulebenéze donnait des spectacles en compagnie de magiciens : le grand Zorka, qui se qualifiait de vedette internationale, et son épouse Maya. Il les appelait « les sorciers ». Il m'avait dit : « Tu vas venir à notre prochain spectacle, je te ferai monter sur scène, et tu verras, ils vont sortir des pièces de monnaie de tes *oumeroles* (de tes oreilles) ». Nous étions en décembre 1951.

Malheureusement je n'ai pas eu cette chance. Il est tombé malade, et mourut le 30 janvier 1952. Mais j'ai toujours conservé une admiration pour le talent des magiciens et des prestidigitateurs : voir des objets apparaître et disparaître, des colombes sortir d'un chapeau, ou des tours de cartes impressionnants, cela m'a toujours fasciné. Alors quand une jeune femme a contacté le Boutillon pour faire part de son projet, je n'ai pas hésité.

Régine Charrault s'est formée à la magie il y a onze ans, et a navigué sur plusieurs scènes de France et d'Espagne. Elle revient dans sa maison familiale, à Saint Trojan les bains, et souhaite continuer à pratiquer son art dans la région. Elle s'adapte à tous publics (petits et grands) et à toutes occasions : maisons de retraites, écoles, comités d'entreprises, mariages, anniversaires, arbres de Noël, fêtes de villages ...



Son spectacle comporte plusieurs formules :

30 minutes de spectacle enfants, magie avec manipulations, numéros participatifs, apparitions d'animaux, et humour + 30 minutes ou + de maquillages et ballons ;

50 minutes de spectacle enfants manipulations, numéros participatifs, apparitions d'animaux, et humour, numéros poétiques et joli final avec un enfant ;

1h30 de spectacle adultes de type cabaret, magie de salon avec manipulations, apparition d'animaux, humour, numéros participatifs.

Pour en savoir un peu plus sur la magicienne, allez voir sa page Facebook :

<https://www.facebook.com/Magic.Regine/>

Et pour la contacter : 06 85 53 52 72

L'accent de l'île d'Oleron Charly Grenon (Maît' Gueurnon)

En France, nous avons tous la même langue, le français. Mais il existe des accents selon les régions : l'accent marseillais, lyonnais, alsacien ... En Saintonge, c'est la même chose, à une plus petite échelle. L'accent oleronais est particulier. Voici ce qu'en dit notre ami Charly.

Maît' Piârre

En Oleron, on met souvent un « t' » à la fin des mots : « bonjhourt' ». J'en parlais récemment avec une compatriote exilée comme moi à Pont l'Abbé d'Arnould. Elle m'a confié une anecdote vraiment caractéristique de ce phénomène. Sa famille possédait un pied-à-terre dans l'île d'Oleron. Un été, alors que tous étaient réunis, ils font la connaissance de deux autochtones habitant tout près de leur villa.

Ceux-ci demandent :

- Êtes-vous en vacances près d'ithy ?

Réponse :

- Juste à côté ... à la maison Massiot.

Les deux Oleronais se regardent, incrédules. L'un dit à l'autre :

- Queneû-tu, toué ?

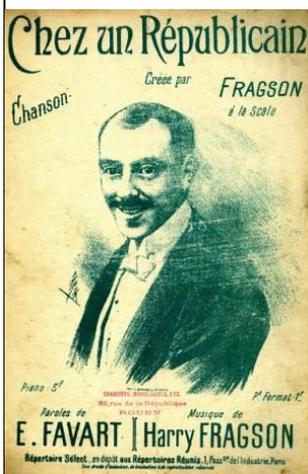
- Ben, foutre non, fait l'autre.

Puis, après quelques secondes de réflexion, en duo :

- Ah, Massiot' (en accentuant sur le « t »). Ah ben voué que jhe qu'neussont !

Voilà qui illustre bien l'importance que prend ce « t » euphonique *peur thiélés monde !*

« In r'pas de goret » de Goulebenéze chanté par Mathieu Touzot



J'ai prévu de diffuser, dans le Boutillon, des monologues ou des chansons de Goulebenéze pas très connues et qui, pourtant, sont de qualité.

La première chanson que je vous propose concerne la cuisine de cochon, ou plutôt de « goret ». D'abord quelques mots de vocabulaire saintongeais, concernant cet animal, que l'on respecte, parce qu'il offre une nourriture abondante, et que tuer le cochon était une fête à laquelle participaient toute la famille et même les amis. Le cochon on l'appelait « le noble », « le bourgeois » et même « le président ». On disait, quand on allait tuer le cochon, qu'on allait « faire un assassin ». Et quand on avait terminé « la thieuzine de goret », on faisait un repas avec des côtes grillées, des boudins, des saucisses : c'était « la ribote ».

Ce texte fut composé par Goulebenéze sur une parodie d'une chanson créée par Harry Fragson au début du 20^{ème} siècle, « Chez un Républicain », sur des paroles de Favart. Il parut dans « Le Subiet » du 4 mai 1902. La chanson est chantée par Benurâ dans la pièce de théâtre de Goulebenéze « Benurâ tue son goret ».

Notre ami Mathieu Touzot l'a interprétée, avec son talent habituel, au cours de la « Matinée Goulebenéze 2019 ».

Pierre Péronneau

Cliquez sur le lien : <https://www.youtube.com/watch?v=Mjmyaffkito>

Premier coubiet

T'invite à mangher la pire,
M' décit l' cousin Kiodomire.
Vins dont mincr' di prochain,
Jhe fazons in assassin
Qu'at manghé que d' la beurnée
Et dau caillé thiett' ân-née,
In jholit naurin d'in an,
Et qui peuz' le moins deux cent !
Tu aminras ta jhène bourgeoise
A l'ajhidra-t-à François
Vous avez la pein' mes gâs
Qu' d'apporter vous coutâs !
Le sêr de thièlle ripaille
Jhe couchirons les queunailles,
D'peux l' matin jh'avions rin pris,
P'r' avouèr mais d'app'tit
Et l' long dau ch'min ma fam' disait :
Jhallons mangher dau goret !

2^{ème} coubiet

En rentrant dans la thyeuzine,
Jhe vouéyirons la cousine
Qui fazait thyeure in poïlon
Qu'était tout piein d' graton !
L' cousin dans n'in' Marie-Jhâne
Salait les jhambons, les couane,
Les confits, les groû grillons,
Les fraizes et peux les rognons.
La droless' dan-ine houillette
Bourait d' boudin ine assiette.
Pendant thyieu temps dans l' fougher
L' jhigourit bouillait... bouillait.
Ma bourjhoîz' rincit les verres
Et jh' m'en fus tirer à bouère.
De groû çarvelas pieins d'ail
Pend'yiant au pendail
Et thyieu gâs d' Kiodomir dizait :
Jhe manjh'rons rin qu' dau goret !

3^{ème} coubiet

Jhe manjh'rons les coût'lette
Jh'en avions nout' pieine assiette !
In' salad' de pissenlit
Qui nous mettit en app'tit.
Après n'on peurnit la pire
Mais c' qui nous fazait l' mais rire,
O l'est qu' les drôles et l' Peupa
Manghiant teurtous au mêm' piat !
Quant arrivant les fraises
Jh'e'tions quaziment beunaizes.
Prr' fair' couler thyieu goret
Jh'avions vidé deux potet ! !
Après l' graton, la boudine,
Jh'en avions jhusqu'aux babine,
Thyieu sacré vin bian d' Vilârs
Nous chauffait l' coquard !
Et jh' dizions teurtous : prr' changher
O l'est teurjhou dau goret !

4^{ème} coubiet

Quant fut finie la ribote,
N'on fit gonfié la beurlotte
N'on l'encruchit au piancher
N'on coumincit à chanter !
François' poussit la roumance,
Et « l'ozâ qui vint de France »,
Sa droless' poussit « L' vin bian »
Et au r'frain, tout l' mond' chantiant !
Kiodomir, thyieu l'héïssab'ye
Pinçait ma fam' sous la tab'ye.
La soun' qui rouillait les zeuils,
Me magnait la palett' dau jh'neuil !
O l'était bintout deux heures
L' jhigourit finissait d' thyeure,
O foulut aller dormir
Chaqu' din dans son lit,
Mais c'est – qu'au raspec que jh' vous douet –
Jh'avions manghé tout l' goret !

Kétoukolé Joël Lamiraud (Jhoël)

Complément au Kétoukolé 64

Charly Grenon, le conseiller particulier du présent journal « Le Boutillon des Charentes » apporte un complément d'information au Kétoukolé de la Faucille à pain, par un courrier qu'il m'a adressé le 23 mai dernier.



Dixit Charly, « cette faucille pourrait également servir à couper le pain en **trancheaux**. On ne trouve pas ce mot dans les glossaires, mais je l'ai souvent entendu, dans la bouche de gens âgés, comme synonyme de lichette (petite chose à manger cf Musset) ou lichée (mince tranche de pain cf Sefco). Mon grand-père, en outre, parlait d'un domestique qui avait l'art et la manière de *coper des trancheaux de pain peur les sorti dau pot oub' d'au piat d'mojhettes*. O y en avait mè qu'avec ine chillère à soupe. Le terme semble appartenir à la famille de tranchis, partie biaise de comble recouvrant une noue. Nos patois en auraient fait tancheau, probablement par élision d'un R, fréquente dans les parlers. Mon aïeul en faisait volontiers la démonstration, en tranchant le pain en biais, mais il ne se servait pas d'une faucille ».

Dans le même ordre d'idée je vous joints la photo d'un petit outil que l'on peut trouver au musée du Groupe Folklorique Aunis et Saintonge, et que nous avons identifié comme étant un **coupe lichées de pain** (fines lamelles pour mettre à tremper dans la soupe).



Résultats du Kétoukolé 65



Ce très joli petit outil en bois de buis est identifié à l'origine comme étant un **nécessaire à couture de poilus de la guerre de 14**.

Il était glissé dans une trousse en basane (peau de mouton tannée) dans laquelle on trouvait également une paire de petits ciseaux, des aiguilles logées dans le manche, un dé, quelques boutons de remplacement pour les différents habits du soldat, plusieurs sortes de fils enroulés sur les petites bobines. L'alène permettait également de percer et réparer les cuirs. En fait ce nécessaire à couture était dans tous les paquetages de nos soldats de 14, à la guerre d'Algérie, en passant par 39-40, les réponses reçues à ce Kétoukolé en ont apporté la preuve.

Globalement ce Kétoukolé a eu son petit succès. Nous avons eu quelques réponses amusantes, comme la pointe à graver les douilles d'obus, ou la cuillère pour goûter le miel, mais l'important n'est il pas de participer.

Alain Négret, le papa de Cécile qui écrit quelques fois dans le Boutillon, nous dit : « Le nouveau Kétoukolé est un nécessaire de couture utilisé dans l'armée. Il contient aiguilles et poinçon dans son manche. On enroulait du fil à coudre sur les petites bobines. Je l'ai utilisé de 1962 à 1965 pour coudre mes insignes de l'armée de l'air, les galons, les boutons, et repriser mes chaussettes en France métropolitaine et en Algérie. Cet équipement faisait partie du paquetage ».

L'ami **Guy Sallot** de Saintes, retraité SNCF et patoisant grand teint a trouvé également l'usage de cet ustensile, et nous en a fait part par e-mail.

Et surprise le vendredi 7 juin, jour où la tempête Miguel, donnait en plein (vent à 219 Km/h sur la côte), nous avons eu deux réponses via l'ouïllète qui marchait donc encore.

A 15 h, c'est **Paul Grenier**, facteur à la retraite de Cherves, inconditionnel du Kétoukolé et qui, tapi derrière ses volets clos, me parle du nécessaire à couture des soldats, et de l'alène pour réparer les cuirs des chaussures et sangles.

A 20 h, la tempête s'est calmée, **Rémy Brun** de Chez Billon qu'on ne présente plus, sort son nez, et en profite pour me passer un coup de fil. Il reconnaît sur la photo le petit nécessaire qu'on lui a glissé dans son paquetage à Périgueux en 1955, et qui l'a accompagné durant son service au Maroc et ce, jusqu'à sa libération en 1958.

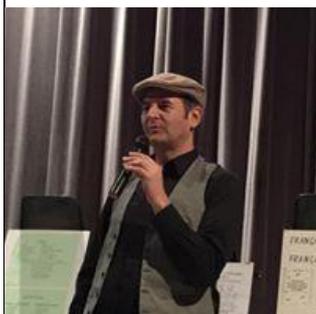
Kétoukolé 66

Comment s'appelle, et à quoi peut bien servir cette jolie brocante, vue sur le côté et de dessus ?

Réponses à adresser à : joel.lamiraud@free.fr



Gueurlî-Gueurlot, combeun jh'ai d'soù dans mon groû bot ? Dominique Porcheron (Le fi à Feurnand)



Moué, quand jh'étais drôle, le temps m'durait...
Olé sûr, jhe savais jhamais c'que faire, les jh'ornées étiant longues, jh'vous en répons ...
Alors, jhe m'assiais su l' banc d'la piac' de l'édiyse et jh'attendais qu'o pass', je mussais...

Jh'argardais thièllés-là qui passiant.

-Té, Ol'avait la mère Léa qui s'fasait tirer p'rr sa Meurlette quand a allait-t-au champs et ol'était teurjhou d'même, même si a-y-avait foutu son talbot !

- Ol' avait l'père Thomas avec son vélo qu'allait-aux morilles. Jhamais peursoun' a-t-été foutu d' trouver l' mouéyen d'trouver vour qu' a l'étiat saquées et même amprés qu'il' a bazit thièllé-lès foutu morill'.

- Ol'avait Jharmaine qui montait l' ch'min d'la garenne avec ses deux-troès quat' biques.

- Et, pis ol'avait otout mon onc'le, Camille, qui sortait son ch'vau, «Papillon», o l'était un biâ Peurcheron bian, o m'sembye d'avis d'l'entende encouère : Hue Papillon ! Hue Papillon ! Wauhhhh.....Papillon Wauhhh....

Thièques foués, ma grand'mère sortait d'yore et'a m'disait :

- Tu t'enneus drôle ?

- Voué, jh'm'enneus, l'temps m'dure, jhe sais pas c'que faire, ... Que j' répounais.

- Bon ! qu'a fasait. Et, bein tu sais pas ? Ton grand père en finit pas p'r rev'ni d'la fouère de Matha, et jh'ai pas c'qu' o faut prr' fare collation. Y det m'zou rapporter, s' y-z'y songhe ! O l'est des sardines demi-sel que jh'allons mangher crues, avec nout' bon beurr' des Chérentes, et in p'tit d'ail, n' en voudras-tu ?

(A m'zou disait p'rr me faire bisquer.) A savai qu' jh'amais pas thieu.

- Bon coum' y r'vint pas, ramass' don thièques piarr', jh'allons nous amuser à Gueurlî-Gueurlot.

Savez-vous jhouer à Gueurlî-Geurlot ? Non ? Et bein, jhe m'en vas vous zu espiyquer ! O s'r'a pas long.

Vous saquez thièques piarres, oub' des noisettes à la saison dans l'creux d'vout main et vous zou fasez feurlasser d'même et vous chantez :

- Gueurlî-Guerlot, combeun jh'ai d'soù dans mon groûbot (bis) ?

Si l'gars dit deux et qu'vous en avez cinq, et beun, y vous en douait trouès, et thieu-là qu'a pu d'piarre à la fin, a peurdu, o l'est pas difficile à comprendre !

Gueurlî-Guerlot, combeun jh'ai d'soù dans mon groûbot ? (bis)

Quand jh'étions drôles', jh'nous amusians

Mêm' avec reun et bein peurtant

Jh'en avons fait des 400 côts

Et jh'étions poin teurjhou burots

Ma mère elle ? A m'dizait :

- Ah, et beun, t'as bein d'la chance toué d'avouèr l'temps de t'enneuyer ! Pac'que, moué, quand jh'étais drôlesse et beun jh'avions pas l'temps d'nous enneuyer, o fallait emmener les vaches aux champs. Tu penses, jh'avais 7 à 8 ans qu'mes parents m'demandiant d'aller garder les vaches, tu penses qu'a deviant êtes bein gardées m'en doute ? Un jhour, ô fazait biâ temps, jh'étais à garder mon troupeau, o l'avait Pâquerette, Violette, Margueritte, Myosotis et Sidounie, a l'aviant teurtout des noms d' fieures ... Jhe m' souvins thieu jhour, pasque o l'avait mon frère et des cousins qu'étiat là. Y s'amusiant à monter des cabanes avec des pianches qu'étiat paurries, et y sont v'nus d'compte moué ...

- Allez, Hélène, vins-don jhouer avec nous, on s'amuse beun tu sais !

- O fait que jh'y seux allé, penses-tu !»

- O-l'est vrai que jh' nous sont beun amusés, jh'avons pas vu la jh'ornée passer. O-l'a fait vite nègue ! Et mes vaches astheur ? Et voué-t'ou qu'a sont saquées ?

- A l'étiat en train d'mangher les choux dau vouèsin à mon grand'père, et bein thiètt' années-là la récolte a pas manqué d'ête mauvaise p'rr lî !

- Jh'me rappeul' pu coûm ô s'ra fait, mais en rentrant à la maison et coûm' ô fazait nègue, ol'a-t- in' vache qui m'a bousculée et jhe seu cheite à bas. Et, jhe me seu fait maû au bras, et, jh'avis maû, jh'avis maû, jhe brâyais ... et jhe brâyais...

Et y sont teurtout v'nus autour d' moué p'rr m'r'consouler.

- Brâiye pas Hélène, brâiye pas, jh'allons aller t'ach'ter des pastilles

- Tu penses que jh'avis envie d'manger des pastilles ?

Mes parents m'avant amm'né chez l'rebouteux qu'a rein pu faire. Amprés y m'avant emm'ner chez l'méd'cin qu'a r'queuneussu que jh'avis l'bras cassé. Y m'avant mis deux pianches (et a-l'étiat pas paurries z'elles) et tout thieu avec des bandages p'rr me recoumouder.



- Mais, voués-tu, qu'a m'décis. Jhe me souvins pu d'thieu mau, mais jhe me souvins d'ma p'tite rôbye grise qu'y-l'aviant toute éralé p'rr me r'coumouder. Ma p'tite rôbye grise, moué qui l'aimais si beun, boun'ghens.... ah, olé sûr que jh'étais tris', jh'étais tris' !

Gueurlî-Guerlot, combeun jh'ai d'soù dans mon groûbot ? (bis)
 Quand jh'étions drôles', jh'nous amusions
 Mêm' avec reun et bein peurtant
 Jh'en avons fait des 400 côts
 Et jh'étions point teurjhou burots

Quand jh'allions-t-à l'école, jhe nous amusions souvent en route. En avons-jhi' des souv'nis d'sus thieu ch'min d'école ! Tein, p'rr exemp'lle, quand ol'était l'hivar, vous d'vez vous en souv'ni vous otout ? D'aut' côts, ol'avait des gabots et qu'étiant pien d'éve fagnouse, et beun l'éve ? L'hivar ? O ghèle ! Et quand ô ghèle, ô fait d'la guiace ! Et beun ? Nous aut' jh'nous amusions à thieu-là-qui-n'en câss'rait l'mê. Et jh'étions propes, t'en répons !

Jh'avions des copains, et zeu otout î-l'aimiant beun s'amuser d'sus thiau ch'min d'école. Mais, y l'aviant ine mère farceur, qu'était pu empeunée qu'ine poule qu'arait eu rin qu'in poulet. Et, dès qu'midi dix était souné, la mère Monique sortait d'son lojhera et au bout d'zeu coulée vour qu'il' habitant, a fazait :

- Jhean-Luc, Sophia, Nadia, à la maison ! Jh'ai dit à la maison, à la maison jh'ai dit !

Et beun nous ô nous fazait rire, penses-tu don qu'jh'étions sots ? Des mères de même, o n'en existe quasiment pu !

Gueurlî-Guerlot, combeun de soû dans mon groûbot ? (bis)
 Quand jh'étions drôles', jh'nous amusiant
 Mêm' avec reun et bein peurtant
 Jh'en avons fait des 400 côts
 Et jh'étions pouin teurjhou burot

Au printemps, quand les bîes étiant encouèr' vars et qu'ol'avait des coqu'yicots, vouè des coqu'yicôts, (farceur, olé pas coumm'de à dire thieu, des coqu'yicôts). Bon et bein, disez-zou-don comme thieu : des pabots roughes, si v'v'lez ! Jhe jhouiyons à coq, pou' ou poussin. Thièllés coqu'yicôts, avant d'eite en fleurs, y fazant des boutons et o n'a des p'tits, des groûs et des moins groûs (en vous-z'argardant d'in p'tit pu près, o fait coûm' vous aut' en vous parlant p'rr respect, bein sûr). Et, thièllés boutons d'fleurs, quand qu' jhe les dépeuçians, o-n'avait qu'étiant roughes ol'était des coqs (les pu groûs). O n'avait qu'étiant rôses (les mouins groûs) et les rôt-thiu zeu y-l'étiant bîans. Mais thieuqu' foués ol'avait des cots burots, o pouvait s'far' qu'un groû s'trouvait d'éite bîan. Astheur ? Jh'avions peurdu ! Et jhe fazions un gaghe : jhe rentions à kiyoches mârle ou à pied d'ajhasse, jhe fazions l'châgne dret jhusqu'à c'qu'o nous doûne le virounâ oub' beun encouère pi pire, jhe nous fazions mangher des crôttes de biques, ah, beurnoccio, o f'rait encoère zire !



Gueurlî-Guerlot, combeun jh'ai d'soù dans mon groûbot ? (bis)
 Quand jh'étions drôles', jh'nous amusions
 Mêm' avec reun et bein peurtant
 Jh'en avons fait des 400 côts
 Et jh'étions point teurjhou burot

Et p'rr la thieuzine d'goret ? Vous créiyez pas qu'ol'avait pas d'qouê fair' des tours de sots ?

Ah, la thieuzine de goret

Quant « le Noble », coum'y disiant chez nous, étiant jhuste mort, ol'avait teurjhou des drôles dau villaghe qu'étiant là l'nez l'pu près, et tous les drôles aviant beun'entendu, coum'les houmes zeu coutiâ dans leu poche, et y n'en n'étiant fiers ! En ghénéral, le « tueur » d'mandait au pu jhène d'zi prêter son coutiâ ! Aussitoût, thieu gârs enfonçait l'coutiâ dans l'thiu dau gorret ! Thieu pau' petit drôle fazait ine teite boune ghens !...Son coutiâ zi étiant rendu quand les femmes laviant les tripes, à la rivière, qu'était point polluée en thieu temps !

Jh'me souvins encoère de thièll'odeur, de l'odeur dau bouillon d' boudins, o sentait bon...Pendant qu'y thieusiant, peur pas qu'il'ékiatiant, o fallait qu'la maîtresse de maison, en les piquant (aveuc ine aiguille passe-laine) nomme bein fort tous les cothius dau villaghe de même : « Martin : cothiu !, Jhourdin : cothiu ! » Et thiés femmes rigoliant tant qu'a pouviant, ben sûr...

Des grous grillons qu'aviant kyeu dans la graiss', assaisounés aveuc dau groû sel gris et dau pouèv' nègue et qui restiant su l'mittant d'la tab'le mê d'thyinze jhours. Et pis otout, thièllés-lé chap'let sauciss' qui pendiant dans la veuye thieuzine sù ine gale aveuc des feuyes de laurier sauc'. ! Peur les attacher teurtoutes à la boune longueur, ol'avait teurjhou ine femme qui d'mandait à l'aut' si al 'était bein sûre qu'o fazait la boune maille ! Et a rigoliant encore !...

Le pr'mier jhour, le jhour de la tuace, jh'vouais encouère ma grand'mère Yvonne apouée sus ses gh'neuls, à la tête dau gorèt et avec sa pouèle nègue qui brassait l'sang à piyenne main, p'rr pas qu'au fasse des caillôts. (O m'sembye me souv'nis qu'a rajoutait in p'tit rest' d'vinaig' p'rr's'ajhider)

Et, dans la thieuzine ? Ma mère elle, a fazait rev'nit des-z'ouègnons, peur la sauce de pire, cheu nous dans nout' famille, jh'appeullions thieu des cagouilles. Ol était les guiandes salivaires. Et pis on mettait d'la gorghouèr', dau foué nègre et dau foué blanc, qu'ol est l' poumon, côpés en p'tits mourças et qui rev'niant teurtous tant qu'a-bon-compte avec les z'ouègnions, o-l'tait fiambé avec dau vieux Cougnât, et, pis ô thieuzait mé d'trouès-heures de temps avec dau bon vin rouge, --- pas d'la piquette, hein ? ! ...doux épices Rablyais, in bouquet garni, dau pouèv' et d'la sau. La liaison d'la sauce se fazait à la fin avec dau sang. M'mmm, p'rr sûr qu'ol'était bon,....

Mais le lendemain, o-l'était l'jhour de la grande thieuzine. Les tantes et les onc'lles étiant teurtouslà et y-restiant point les bras ballans, jh'vous-z-en répons. Nous aut' les drôles, jh'avions jhust' le drouet de v'ni p'rr le colation. Mon grand'père lî y fazait thieur' les cot'llettes sur la grille, et jhe mangions sù l'pouz' avec des tranch' de pain d'deux qu'étiant grouss' de mêm' (larghe coum' ine douelle de barrique). Et, jh'invitions l'facteur à faire colation avec nous aut'teurto.

Thiète année-là, mon grand père m'avait confié-t-in' grand' mission. Vouèlà-t-y pas qu' ô fallait que j'accroche la coù dau goret au darrièr' dau facteur. Et, p'rr faire des tours de sot, jh'étais pas l'deurnier et jhe zou est beun réussi. O l'était pas compiyqué, i-était d'ine famille de grand buveur et mes pauv' z'émits, sa famille pouviant êtes fiar' de lî otout ! Six roses que jhe l'appeullians, ol est vrai qu'y l'aimait otout les fieurs !.... Jh'crés bein qui s'est douté d'où qu'ô-v'nait à thieu cot, pac'que jh'avons été mê d'thinze jhours sans avouèr' de nouvelles peur la poste.

Gueurlî-Guerlot, combeun de soû dans mon groûbot ? (bis)

Quand jh'étions drôles', jh'nous amusiant

Mêm' avec reun et bein peurtant

Jh'en avons fait des 400 côts

Et jh'étions pouin teurjhou burot

Mais la jheun'ss' o-dur-qu'un temps

Jh's'ront d'pauv'vieux pas bein peurtant

Et, quand o-l'éra-t-encouèr' mouin meu

Jh' m'souvinrais d' thiés jhours heureux

Gueurlî-Guerlot, combeun jh'ai d'soû dans mon groûbot ? (Bis)

Dominique Porcheron « Le fi à Feurnand »

2 novembre 2013

Toutes thiés pièces Alain Gautron (parler du Poitou)

Le Bastien v'lait s' marier, seul'ment l'avait pas l'sou. Enfant trouvé dèjhà, sa vie commençait mal, mais à 23 ans, l'se disait qu'ol 'tait l'bon moument peur fonder un' famille, coume disant les ghens qui causant bin.

Un soir, au bal, l'avait rencontré la Jhulie Chabossiaud, la fille à MONSIEUR Pierre Chabossiaud, propriétaire de soun' état, qu'avait même un tracteur et la télévision, même si o n' n'a qui disiant qu'il'avait pas inventé l'eau tiède ...

La Jhulie et pi li étiant ben d'accord peur se marier, mais al' avait pas vingt et un ans, alors o f'lait que l'père sisse d'accord étou. Et pis, Bastien était pas dau villaghe. L'vivait chez son patron où qu' l'était valet, à Broute-Lumas, à une quinzaine de kilomèt'.

O f'lait s'décider. Le conv'nant d'un jhour peur se voir. Ol'est la Jhulie qui s'est othiupée d'ça. Alors, un dimanche tantôt, vola Bastien qu'arrive chez les Chabossiaud. L's'était mis tout prop', sù son trente et un. Sa patronne l'Augustine y avait prêté la veste de son drôle, chemise, cravate et tout l'bazard, mais al'avait pas pu y trouver de thiulotte neuve. Alors a y'en avait rapiécé une vieille à li, pace qu'al'tait pienne de trous et pi al' l'avait lavée et ben r'passée. Dans l'ensembl', l'présentait pas trop mal.

La Jhulie en avait pas dormi d' la neut de thiau rendez-vous. Qui qu'le père allait dire ? Le père, jhustement, était dans la cour quand le Bastien est arrivé. L'était en train d' jhouer au fouteballe avec son drôle, Valentin.

- Ah ! bonjour, jheune houmme, que l'dit.

- Bonjour, monsieur Chabossiaud.

- Alors ol'est toué qui veut ma Jhulie ?

- Oui, monsieur.

- Rent' don, y allons causer.

La Jhulie et sa mère attendiant dans la thiusine. Et pis Chabossiaud et Bastien sont rentrés eux tou. C 'que l's'avont dit, peursoune en sait rin. mais au bout d'un bon moument l'sont r'sortis tous deux et les volà partis dans les champs.

- Là, volà l'champ d' l'Épine, tout ça ol'est à moué, qu'o dit l'père. Et pi l'champ dau Paradis, jhusqu'au bois, ol'est à moué étou.

L'marchiant d'un bon pas, et d'chaque couté dau ch'min, toutes les pièces que l'vouéillant étiant teurjhous au père Chabossiaud.

Au bout d'un moument, l's'arrêtant sù un grupet. L'étiant dezard arrivés au bout d' la commune.

- T'as vu tous mes biens, mon drôle, qu'o dit l'père. Et toué, Bastien, as-tu dau terres ?

- Toutes thiès pièces sont à moué ! que l'répond, en écartant les mains, coume s'il fasait vouère les champs d'vant li.

- Félicitations, Bastien ! I sè ben content. Tope là. T'aras ma Jhulie, vin bouère la goute à la maison.

Et les volà qui s'en r'tournant.

Mais tu z'as bin compris, toué, lecteur, t'as aut' chouse dans la tête que l'père Chabossiaud : ol'tait point daus pièces de terre que l'parlait, Bastien, ol'tait dau pièces...de sa thiulotte !

Un livre à vous conseiller Michelle Peyssonneaux

VIE ET PASSION DE FERDINAND QUATREFIGUE de Jean-Bernard Papi - Éditions Le Croît vif



L'auteur nous introduit d'emblée et sans ménagements dans le quotidien pitoyable de son héros.

Le malheureux Ferdinand Quatrefigue gît sur un lit de douleur, survivant grâce à différents branchements, équipé d'accessoires divers et pâtissant des suites d'une opération qui n'était même pas nécessaire... Seule la morphine à fortes doses calme momentanément ses souffrances.

A ce stade, le lecteur qui a le cœur sensible peut choisir de refermer le livre.

Il aurait tort. S'il consent à admettre que l'on peut rire de tout (ou de presque tout) et à entrer dans le jeu de l'écrivain saintais dont il a déjà eu l'occasion d'apprécier l'humour corrosif, il ne regrettera pas de découvrir la suite. (Après tout, cette situation attend peut-être beaucoup d'entre nous, alors, autant en rire à l'avance).

La suite lui apprend que la vie de cet honorable officier à la retraite, qu'on appelle d'ailleurs sans raison *général*, fut vouée à l'absurde.

Inventeur génial d'un véhicule amphibie que l'armée n'utilisa jamais, sa vie militaire fut des plus banales. Même sa vie familiale fut un malentendu : bon père de famille aux yeux de tous, en réalité, il n'aima jamais que son chien Victor dont le souvenir hante ses hallucinations de malade.

Les membres de cette famille, trois fils et deux filles, tous plus déjantés les uns que les autres, se sont fait, bien sûr, un devoir d'assister à cette agonie interminable. Belle occasion pour vider leurs querelles ! Animée des meilleures intentions du monde, l'épouse double les doses de morphine pour la satisfaction de voir le malade apaisé plus longtemps. Tout en se laissant aller à de romantiques rêveries à propos d'un amour de jeunesse retrouvé récemment. Le gentil docteur de la famille, résolument optimiste et l'infirmière d'âge mûr qui tombe amoureuse d'un des fils complètent le tableau des familiers de la maison. Même les obsèques sont parsemées de péripéties délirantes...

Avec le poignant *Céline jusqu'au dernier jour*, Jean-Bernard Papi nous avait, sur le mode dramatique, démontré l'absurdité de la guerre. Dans *Vie et passion de Ferdinand Quatrefigue*, c'est sur l'absurdité de la mort et des nécessaires comédies qui l'accompagnent que, mine de rien, nous sommes invités à méditer. Bien que le romancier ait déjà publié depuis deux autres ouvrages*, il serait dommage de passer à côté de ce livre - un des meilleurs Papi - paru en 2015.

En vente sur monpetitediteur.com et sur commande en librairie. Vendu sur Amazon, Fnac, decitre etc. Broché 264 pages 22,95€

**La cave de Hauteroche*, Le Croît vif, 2016 – *Les Yeux verts*, Muse, 2019

Le Boutillon des Charentes

Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maît' Piârre)
pperonneau@orange.fr

Conseiller : Charly Grenon (Maît' Gueurnon)

Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fi à Piârre)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/journalboutillon>